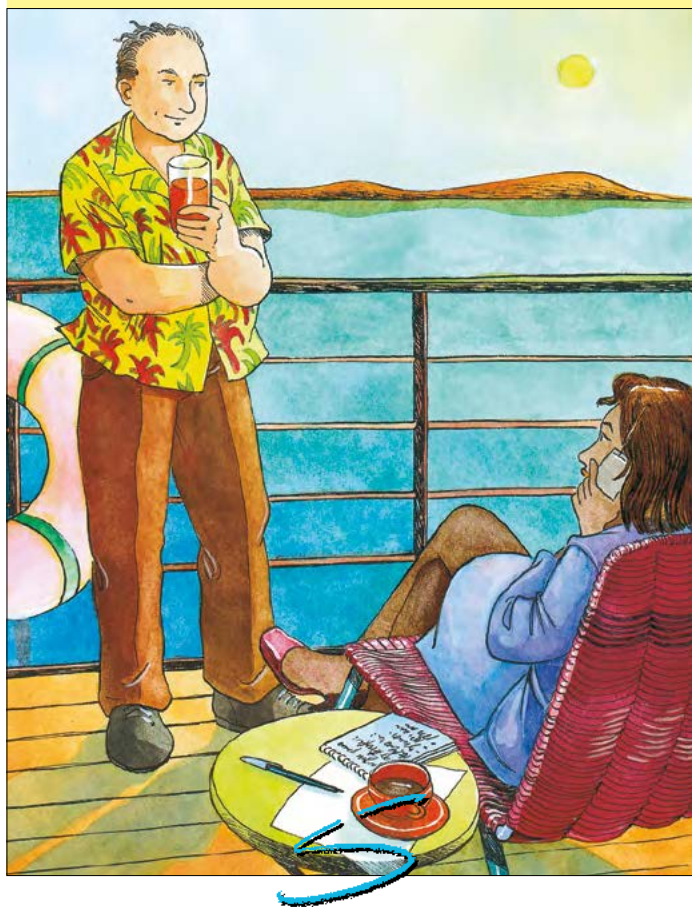


robert soulières

un cadavre de luxe



Un cadavre de luxe



Trois étoiles sur... 10

Ouvrages disponibles

Chez Soulières éditeur

(quel homme charmant et dire que je le connais personnellement !)

Un cadavre de classe, roman, 1997

Prix M. Christie 1998

2^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 1998 (eh oui !)

Un cadavre de luxe, roman, 1999

4^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2002 (ça se gâte un peu...)

Un cadavre stupéfiant, roman, 2002

Grand prix du livre de la Montérégie 2003,

3^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2003 (ça remonte le moral, ça !)

Le père Noël ensorcelé in *Le soleil du 26 juillet*, **Un cœur de velours dans un casier de métal** in *La mystérieuse armoire de Zénon Allard*, **Fiche, le camp** in *Le sphinx de l'autoroute*, 1998; (les quantités sont limitées, tout comme l'auteur)

Le bal des chenilles suivi de **Une bien mauvaise grippe**, 2001 (une réédition de 1979, du réchauffé, quoi !)

Des bonbons et des méchants, illustré par nul autre que Stéphane Poulin, 2003

Chez d'autres éditeurs... qui sont aussi très bons

Le visiteur du soir, éd. Pierre Tisseyre, 1980, Prix Alvine-Bélisle 1981 (un roman qui tient la route)

Un été sur le Richelieu, éd. Pierre Tisseyre, 1982

Casse-tête chinois, éd. Pierre Tisseyre, 1985

Prix du Conseil des Arts du Canada 1985, traduit en catalan et en castillan (mais c'est plus facile à lire en français)

Le chevalier de Chambly, éd. Pierre Tisseyre, 1992

La nuit blanche de Mathieu, ill. Bruno St-Aubin, éd. Pierre Tisseyre, 1988 (un cauchemar pour l'éditeur)

Ciel d'Afrique et pattes de gazelle, éd. Pierre Tisseyre, 1989 (pas mal pour une œuvre de jeunesse)

Liberté surveillée, en coll. avec Cécile Gagnon et Roger Poupart, Médiaspaul, 1993

La faim du monde, éd. Pierre Tisseyre, coll. Faubourg St-Roch, 1994 (un seul jeu de mots, sérieux, et il est dans le titre)

Le baiser maléfique, ill. Stéphane Jorisch, réédition Les 400 coups 1995, finaliste au prix du Conseil des Arts 1995 (illustrations)

Une gardienne pour Étienne!, ill. Anne Villeneuve, éd. les 400 coups, 1998, Prix Christie 1999

L'abécédaire des animots, ill. Marjolaine Bonenfant, éd. Les heures bleues, 2000, Finaliste au prix du Gouverneur Général (illustrations) (là, je me surpasse)

Le Prince des marais, ill. Stéphane Bourrelle, éd. Les 400 coups, 2002

Robert Soulières

Un cadavre de luxe

*roman policier
avec un orchestre de 80 musiciens*



SOULIÈRES | ÉDITEUR

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8
**Stationnement à l'arrière
pour nos lecteurs seulement**

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 1999
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Soulières, Robert

Un cadavre de luxe : roman

(Collection Grafitti ; 6)

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 2-9222225-31-3

I. Titre. II. Collection.

PS8587.O927C32 1999 jC843'.54 C99-940524-1

PS9587.O927C32 1999

Illustration de la couverture
et illustrations intérieures : Caroline Merola

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Robert Soulières

ISBN-2-9222225-31-3

ISBN PDF 978-2-89607-327-6

Tous droits réservés

*À mon grand ami Louis Émond,
qui devrait écrire plus souvent.*

*Et à Sandra Bullock
Sophie Lorrain
Stéphanie de Monaco
Sandrine Bonnaire
Sophie Marceau
Sylvie Legault
Susan Sarandon
Sophie Faucher
Séline Dion*

*et à toutes celles
qui ne m'ont jamais téléphoné.*

L'auteur tient à remercier chaleureusement le Conseil des Arts du Canada pour son appui financier pour la rédaction de ce roman. Imaginez un seul instant un auteur affamé et déshydraté en pleine canicule devant son ordinateur. Imaginez le résultat ! Sûrement pire que celui-ci !

« Tu m'as toujours reproché de ne lire
que des bandes dessinées
ou des livres qui ont pour seul but de faire rire.
Je ne vois pas pourquoi un livre drôle
serait moins profond qu'un drame.
Même que c'est probablement
le contraire, tu sauras.
Comme si la profondeur
était dans la mort ! (...)
J'aime rire. Ça ne veut pas dire
que je suis complètement inconscient. »

Sylvie Desrosiers
Le long silence

Comment écrire le premier chapitre d'un roman sans trop se fatiguer...

 Cliquez ici pour commencer le chapitre.

Si ça ne fonctionne pas,
tournez les pages à la main.

Un conseil : il est fortement recommandé de
savoir lire avant de commencer ce roman.





● JE N'AI JAMAIS VU UN ROMAN COMMENCER
/ PAR UN POINT-VIRGULE. Mais où s'en va la
littérature ? En tout cas...

Vous n'êtes pas forcé-e d'acheter *Un cadavre de classe* ni même de le lire pour comprendre et surtout aimer cette espèce de sorte de suite de ce roman dont la presse entière, y compris *Paris Match*, a été unanime et superbement catégorique en déclarant et je cite de mémoire :

Pour un éloge, c'est un bel éloge.

Sachez aussi tout de suite que je ne vous cache rien. En effet, j'ai reçu 13 lettres (c'est plus qu'une douzaine, ça ! En les photocopiant, ça m'en donnait 26 !) qui me suppliaient de *rédactionner* tout de suite une suite et ce, dans les plus brefs délais.

Pour être franc, je dois vous avouer que j'ai aussi reçu 10 328 lettres qui me sup-

pliaient du contraire, c'est-à-dire d'abandonner l'écriture à tout jamais. Mais ce n'est pas tout, je suis également l'heureux récipiendaire de trente-six lettres anonymes, de trois cocktails Molotov dans ma bagnole, de deux kilos de sucre dans mon réservoir d'essence, de trois douzaines d'œufs dans la vitre de mon salon (au prix où sont les œufs !), de six lettres de menaces dont deux m'annonçaient le kidnapping prochain de mes enfants (malheureusement, ça ne s'est jamais produit) et, finalement, j'ai reçu dix-huit appels à la bombe dont onze mauvais numéros... Oui, la vie d'un auteur pour la jeunesse peut être périlleuse ! D'ailleurs, depuis la parution du *Cadavre de classe*, je ne sors jamais les poubelles sans mon garde du corps.

Mais, inébranlable comme le roc de Gibraltar, altier comme l'Éverest, singulier comme les quatre Mousquetaires, audacieux comme James Bond, courageux comme Batman et plus rapide que Stephen King avec sa plume Mont Blanc, je persiste, j'écris et je signe cette nouvelle aventure. Non, je n'ai peur de rien et surtout pas de l'ombre de mon Mac Intosh.

Cela dit, je ne veux pas entendre de remarques du genre : « Ah ! le premier c'était ben plusse meilleur », « C'était plusse full

drôle » « C'était plusse full malade, sérieux man, pis les jeux de mots y z'avaient plusse de punch et on les catchait tusuite, tséveu dire, man ! ».

Non, en vérité, en vérité, je vous le dis, je ne veux entendre aucun commentaire de ce genre, sinon je ne ferai plus de suite ! Qu'on se le tienne pour dit.

Maintenant, *grève* de plaisanteries, sans plus attendre, jeune public en délire, voici les dernières pages de ce fabuleux roman pour ceux qui ne s'en souviennent pas très bien (franchement, faire de l'Alzheimer à votre âge, c'est jeune !) les autres vous pouvez filer tout de suite à la page 17 où vous pourrez plonger immédiatement dans la vraie suite.

Je reprends donc là où je vous avais laissés et je ne change pas une lettre :

« ... Mais l'inspecteur n'a pas encore épuisé toutes ses vies à Mortel Kombat qu'on frappe à la porte. Si c'est Élisabeth et Dieudonné, on ne peut pas dire que B.B. King et Buddy Guy ont donné beaucoup de rappels ce soir.

Innocemment, naïvement, candidement, l'inspecteur ouvre la porte. Sans se douter de rien. Comme s'il avait commandé une pizza toute garnie.

Mais ô horreur, devant lui se dresse une armoire à glace... à donner des sueurs froides.

Une drôle d'armoire à glace avec une cagoule et un fusil tronqué, tronqué contre quoi, on ne sait pas encore.

Le petit Stéphane s'approche et demande d'un ton ingénu :

— Pourquoi tu portes une cagoule, monsieur ?

— ... C'est pour que tu ne me reconnaises pas mon enfant...

— Pourquoi tu as un fusil dans les mains, monsieur ?

— ... c'est pour mieux te faire peur mon enfant...

— Pourquoi portes-tu des gants, monsieur ?

— ... pour ne pas avoir froid aux mains, mon enfant...

L'inspecteur est sidéré devant le calme olympien de son protégé. Ils ont affaire à un kidnapping, ça c'est sûr. D'ailleurs, il en mettrait sa main au feu sans même prendre le temps de vérifier cette hypothèse.

— Papa...

— Quoi !! le petit l'a appelé papa !?

— Tu ferais mieux d'ôter tes souliers dans l'appartement sinon maman ne sera pas contente.

Le regard bleu inquiet de l'inspecteur se promène allègrement de la cagoule au fusil et vice-versa et il se doute bien que le père ne vient pas porter les chèques pour la pension alimen-

taire... Et que fait le chien pendant ce temps-là ? Il dort comme une bûche près du foyer ! Et il se demande encore pourquoi il n'a pas été choisi pour le film Les 101 dalmatiens. Sacré Rex Tin Tin, va !

L'inspecteur souhaite de tout cœur qu'Élisabeth revienne au plus tôt avec son grand frère et qu'ils n'aient pas la méchante idée d'aller souper ou, pire encore, d'aller prendre un verre, après le spectacle, jusqu'aux petites heures du matin.

— ASSOYEZ-VOUS SUR LE DIVAN, crie le cagoulé et que personne ne bouge, ajoutez-il pour faire plus convaincant.

L'inspecteur n'a pas le goût de répliquer. Il se tait.

Et il fait bien.

— Mais dans quel merdier suis-je encore allé me mettre ? marmonne-t-il entre ses dents... Et comment vais-je m'en sortir ? (notez ici le singulier singulièrement égoïste !) Allez Élisabeth, grouille-toi... Fais ça vite. Reviens, je t'en supplie, reviens vite !!! »

Et je vous avais cruellement laissés là-dessus, ignoble écrivain du dimanche que je suis, en vous promettant quand même une suite moins minable que ce roman-là. Mais c'est toujours facile de faire pire, comptez sur moi !

Cependant, on n'attaque pas un nouveau roman sans une période d'échauffement. Écrire c'est du sport, je l'ai toujours dit. Allons-y donc pour une petite période d'échauffement, ce qui sera en accord avec la planète d'ailleurs. Les voyelles d'abord :

a, e, i, o u, a, e, i o u, aeiou, aeiou, ieuaio,

Les consonnes ensuite, c'est plus
costaud :

qwrt, dcd, dk7, hbt, clf, mnbvc, xzsd,

Il faut aussi des MAJUSCULES pour
donner un peu

de muscle à l'écriture

OUAIS, MAIS ENFIN, EN TOUT CAS
et quelques chiffres pour redonner aux
lettres

leurs lettres de noblesse...

1-800-4652960-226835023

Mais tout ça ne serait pas complet,
sans quelques phrases

toutes faites, mais bien senties :

My tailor is rich. My tailor is rich. My
tailor is rich.

Les chemises de l'archiduchesse les che-
mises de l'archiduchesse

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur
vos têtes ? Pour qui
sont ces serpents qui sifflent sur vos
têtes ?

Bon, ça va, je crois que je suis prêt, maintenant. Silence ! Moteur !! Ça tourne.

Quelques heures plus tard.

Le petit Stéphane n'a pas su résister aux appels répétés de Morphée et il s'est assoupi sur le tapis du salon. Pour Rex, c'est déjà fait depuis longtemps. L'inspecteur, plus costaud, veille non sans cligner parfois des yeux.

Soudain, l'inspecteur sursaute en entendant le bruit d'une voiture. Il est certain que c'est une Jaguar XJ12, quatre portes, couleur café au lait. Une Jaguar fabriquée à Browns Lane, en Angleterre. La suspension comporte des dispositifs anti-plongée et anticabrage. Le moteur est de 6 cylindres en ligne. Il existe trois concessionnaires au Québec et... ils s'ennuient quand ils voient les fins de mois approcher. Le coût de l'assurance est de 2 350 \$ et le prix de revient au km est de 0,96 \$ (en 1999).

Toujours selon l'ouïe de l'inspecteur, un fin connaisseur, la Jaguar possède un toit ouvrant, des freins ABS et un climatiseur qui fonctionne bien. On obtient le tout pour la modique somme de 96 000 \$ canadiens, TPS et TVQ et transport en sus.

L'inspecteur, dont les oreilles sont loin d'être au chômage, distingue ensuite des pas gracieux dans l'escalier. Son sixième sens lui dicte que c'est une personne de race noire, grande, élancée et jolie ; 1 m 58, pas plus de 50 kilos. Heureusement, elle est seule. C'est Élisabeth. L'inspecteur vient de reconnaître son parfum : *Éternité d'un soir de brume*.

À en juger par la longueur des descriptions, on constate que l'inspecteur connaît plus les *chars* que l'âme féminine.

Soudain, un bruit de clé. Une clé, taillée chez Réno-Dépôt un samedi vers 14 heures 37, vient chatouiller la serrure... Les chars, les femmes, la quincaillerie, décidément l'inspecteur est un homme complet, comme disent les tailleurs.

L'inspecteur esquisse un mouvement pour se lever, mais l'homme masqué lui ordonne aussitôt de se rasseoir.

— Rassois-toi, ordonne l'homme masqué.

Qu'est-ce que je vous disais.

La porte s'ouvre. Élisabeth pose son pied de biche dans l'appartement.

— Bonsoir, inspec..., mais la voix de la jolie adjointe s'étrangle au milieu du larynx juste avant le pharynx. C'est la stupéfaction totale. Son cri remonte illico vers

l'épiglotte avant de s'échapper par la cavité bucale*.

— Assoyez-vous à côté de lui, lance sans préambule le cagoulé.

Élisabeth est sidérée, mais elle obéit. Une fois n'est pas coutume, mais la vue de l'arme devient un argument de taille... même si elle est tronquée.

La locataire de l'appartement ne reconnaît pas l'homme, ni sa voix ni sa stature. Quant à l'autre loque à terre, le chien, il continue de faire semblant de dormir.

Par ailleurs, on voit tout de suite qu'on ne peut pas faire confiance à la jeunesse, car le petit Stéphane s'est gouré et s'est mis le doigt dans l'œil jusqu'au genou. En effet, l'inconnu est loin d'être son père ! Mais que veut cet homme au juste ?

— Mais que voulez-vous au juste ? demande-t-elle sur un ton interrogatif.

— Des bricoles et des vacances.

— Soyez plus précis.

— Deux cent mille dollars en petites coupures bien placées dans une valise noire, une pizza toute garnie, deux sous-marins avec des ailes de poulet piquantes, deux

* J'ai toujours rêvé d'être médecin. Déjà, jeune, dans la remise avec ma voisine, je montrais de surprenantes dispositions...

litres de Pepsi Diète, un sauf-conduit pour Cuba, en croisière de luxe s'il vous plaît et, pour finir, j'aimerais qu'on me reconduise au port de Montréal en limousine... sans escorte policière, il va sans dire. Le *Legend of the Seas II* * doit désamarrer à six heures trente exactement.

— On dit lever l'ancre ou larguer les amarres, précise Élisabeth.

— Il est plus de trois heures du matin (l'inspecteur observe un instant Élisabeth, d'un regard signifiant : « une belle heure pour rentrer ! ») et ce n'est ni le moment ni l'heure ni l'endroit pour me donner une leçon de français, répond sèchement le cagoulard.

— Très bien, puisque vous le prenez sur ce ton, continuez de massacrer notre belle langue française...

— Hé, ho ! ça suffit !

— Pourquoi nous gardez-vous en otages ? Pourquoi moi et l'inspecteur ?

— Vous, vous n'y êtes pour rien. Mais c'est ce salopard d'inspecteur à la con, c'est à cause de lui que j'ai fait trois ans de taule pour avoir volé une bagnole en vul-

* Je ne sais pas ce qui s'est passé avec le paquebot numéro I du même nom, mais ça devrait en inquiéter plus d'un.

gaire tôle... Alors, il doit payer pour ça et il va immédiatement téléphoner à son supérieur de mes deux pour obtenir ce que je viens de demander. D'ailleurs, voici la liste.

Il tend un bout de papier tout chiffonné à l'inspecteur dont le visage l'est tout autant. Poli, celui-ci le saisit et fait semblant de ne pas voir les nombreuses fautes d'orthographe.

— Allez, grouille-toi et téléphone au quartier général pour obtenir ce que j'exige.

Plusieurs instants plus tard, mettons.

Après deux heures d'intensives palabres syndicales et de bla bla bla dont vous trouverez immédiatement sur cette page un résumé succinct (ça c'est de l'efficacité):

— Bla, bla, bla.

— Blablabla blabla bla bla bla.

— Bla !!

— Bla, bla... bla ?

— Bl...

mais qui expose en toutes lettres la teneur des pourparlers, on en arrive à un simili de simulacre de consensus qui ressemble à ceci, deux points :

D'accord pour la pizza toute garnie et les deux sous-marins, mais on oublie les ailes de poulet, la limousine et le chauffeur. Le quartier général fait face à de sérieuses compressions budgétaires, ce sera donc une Lada 1980, manuelle, sans climatiseur. Quant aux 200 000 \$ en petites coupures, ce sera plutôt 453 \$ et soixante-huit cents qui dormiront dans un sac en papier brun, déposé dans le premier tiroir du bureau de la cabine du capitaine. Les deux otages devront suivre le kidnappeur jusqu'à Cuba.

Le cagoulais se sent rassuré.

Les deux otages, pas du tout.

Le petit Stéphane dort encore. Son chien sans souci aussi. Ils font une belle paire !

Sentant la fin du dénouement du drame, Élisabeth interroge à voix haute :

— Oui, mais mon fils ? Jamais sans mon fils !

— Arrêtez votre cinoche. Aucun problème pour votre fils. Il ira chez sa grand-mère qui habite à deux pas d'ici, pour se faire garder le soir. Le jour, c'est l'école qui le gardera... *

* Belle opinion de l'école, hum !

— Vous êtes bien renseigné.

— Au sujet de l'école ou de la grand-mère ?

— De la grand-mère, bien sûr.

— Je n'ai que ça à faire et je fais beaucoup de mots croisés.

— Et le chien ? demande l'inspecteur, l'œil inquiet et légèrement mouillé.

— Même chose. Il gardera la grand-mère le jour et, le soir, il ira à l'école de dressage... *

Soudain, car une sonnerie est toujours soudaine, on sonne à la porte. La magnifique Lada rouge pompier est arrivée.

L'inspecteur a le goût de chanter : *Lalaladada lalaladada hey hey goodbye*, mais il se retient. Le moment n'est guère à la chansonnette.

— Vous avez deux minutes pour faire votre valise, dit le cagoulot à Élisabeth.

— Et moi ? murmure l'inspecteur.

— Toi, tu aurais dû prévoir. Tu pourras toujours porter des vêtements de femme, ça pourrait d'ailleurs t'avantager, mon gros.

Pour l'inspecteur, des vêtements de femme, ça peut toujours passer, mais le traiter de gros, ah ! ça, non par exemple !

* Idem !

Élisabeth, valise à la main, revient dans le salon en moins de deux.

Un geste de l'arme leur signale que c'est le moment de s'engouffrer à trois dans l'immense Lada grande comme ma main. Avant de partir, la mère embrasse son fils sur la joue sans le réveiller. Quelle délicatesse ! Quant à Rex, elle ne l'embrasse pas. Il ne s'en fait pas, il en a l'habitude.

Élisabeth pousse un grand soupir. Ses nerfs sont d'acier, sa peau est d'ébène et ses dents sont d'émail, et elle sait pertinemment que l'inspecteur la sortira bientôt de ce guêpier à moins que le Hasard, avec un grand H, (ou un grand S, comme dans Soulières) s'en charge si l'inspecteur est à court d'idées... Mais au fond, Élisabeth sait très bien qu'on ne peut jamais se fier au hasard et que c'est préférable de ne compter que sur soi.

« Et puis après tout, se dit-elle en faisant semblant de se lamenter, quelques jours à Cuba toutes dépenses payées, c'est loin d'être le bain. C'est d'ailleurs bien mérité après m'être esquivée sur l'enquête du *cadavre de classe*. Bref, le Pays tout entier me doit bien ça. »

Le cagoulet jette un coup d'œil sur la jauge à essence. Le plein a été fait. La clé est

là. Les policiers sont partis faire du petit point à l'aiguille. Il jette un coup d'œil à sa montre. Il reste du temps en masse comme disent Les Canadiens alors qu'ils tirent de l'arrière 8 à 2 et qu'il ne reste plus que cinquante-deux secondes à la troisième période.

Tout est bien qui s'annonce bien. Il n'y a pas eu d'effusion de sang et le cagouleur démarre la Lada en trombe... je veux dire, démarre tout simplement, et c'est déjà beaucoup, vers le Vieux-Port de Montréal. Grand luxe, les vitres sont teintées. Tous les feux de circulation tournent miraculeusement au vert lors de leur passage. Mais à l'intérieur, ils paraissent bruns à cause justement des vitres teintées.

— En route vers la liberté ! crie avec joie le cagoulash.

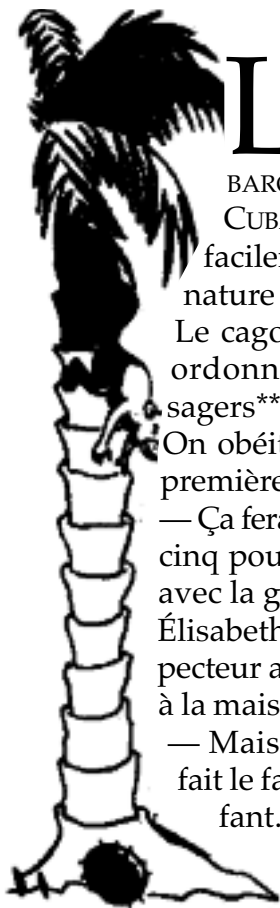
Les deux autres passagers demeurent muets. Aussi muets qu'un concierge que vous connaissez*.

* Voir *Un cadavre de classe*, j'ai l'air d'insister comme ça, mais vous n'êtes pas obligé-e... quoique le propriétaire commence à s'inquiéter pour le loyer.

L'embarquement pour Cuba

(résumé du chapitre précédent)

L'inspecteur entre dans l'appartement
avec son passe-partout.
Il découvre deux cadavres dans le placard
(un grand placard, quand même)
et un autre dans la cuisine.
Ça sent le règlement de comptes
et l'ail des bois.
Avant de s'énerver et de faire le ménage,
il appelle la Police.
«Wouache ! Il y a du sang partout », dit-il.



LE PORT EST LOIN D'ÊTRE
DÉSERT À CETTE HEURE-
CI PUISQUE C'EST L'EM-
BARQUEMENT IMMÉDIAT POUR
CUBA*. La Lada s'immobilise
facilement ce qui est dans sa
nature profonde.

Le cagoulois aux mains moites
ordonne à ses passagers pas-
sagers** de sortir.

On obéit comme des enfants de
première année.

— Ça fera dix-huit dollars et vingt-
cinq pour la course, annonce-t-il
avec la gueule de l'emploi.

Élisabeth, habituée à ce que l'ins-
pecteur ait oublié son portefeuille
à la maison, dégage son réticule.

— Mais non, c'est une blague,
fait le faux chauffeur en s'esclaf-
fant.

* Dans la véritable réalité vraie de la vraie vie, il n'y
a pas de départ pour Cuba depuis le port de
Montréal, mais faisons semblant comme si pour
les besoins de la cause, merci.

** Dans le sens de pas longtemps, des fois, il faut les
expliquer et c'est là que ça devient moins drôle.

Par contre, la carabine naine est toujours pointée dans leur direction, mais vu la foule, elle se cache par timidité dans la poche revolver du veston de l'assaillant.

— Inspecteur, venez ici, demande le cagoulien. Vous, ma petite madame, restez à l'avant de l'auto et faites semblant d'avoir échappé votre petite monnaie par terre.

Une fois à l'abri du regard d'Élisabeth...

— Et alors, c'était correct ? murmure l'homme masqué.

— Oui, remurmure l'inspecteur, vous étiez parfait. On vous apprend de bien belles choses à l'École nationale de théâtre. Bravo pour le « désamarrer », c'était bien placé et ça brouille les pistes. Tenez, voici l'enveloppe avec le montant convenu. Je vous demanderais maintenant de veiller un brin sur le petit Stéphane... et sur la mère-grand. Nous devrions revenir d'ici une quinzaine de jours tout au plus. Et mes bagages ?

— Je les ai fait porter hier sur le bateau. Ils doivent être dans votre cabine.

— Parfait.

— Vous m'écrirez une carte postale ?

— Pas sûr, ricane l'inspecteur.

— Voici vos deux billets pour Cuba ainsi que les deux passeports que vous m'avez demandés. Je vous souhaite un beau voyage, inspecteur.

Après quelques toussotements de bon aloi, les deux compères retrouvent Élisabeth à l'avant de l'auto. Elle n'a pas encore fini de faire semblant de ramasser sa petite monnaie.

— J'en avais échappé beaucoup, avoue-t-elle en souriant et en se relevant.

Il ne faut jamais faire deux choses en même temps, mais celles-là, Élisabeth les fait très bien.

— Bon, dit le cagoulé qui enlève sa cagoule, mais qui enfile aussitôt presto ses verres fumés. Nos chemins se séparent ici, je vous laisse.

Élisabeth, qui n'a même pas eu le temps d'apercevoir son visage, reste interloquée.

— Vous ne nous accompagnez pas ? Nous ne sommes plus vos otages ? souffle-t-elle avec une pointe évidente de surprise. C'est quoi cette mascarade ? J'aimerais bien savoir à quel jeu on joue.

— Euh... noonn, moi, je file vers les États-Unis... pour faire diversion, annonce l'ex-cagoulard.

— Et nous ? demande celle qui ne sait plus très bien où elle en est.

— Vous, vous allez à Cuba comme prévu. L'inspecteur vous expliquera tout autour d'une bonne bière.

— À cette heure-ci du matin !

— Pourquoi pas.

— Bonnes vacances, m'sieur-dame.

Et, avant qu'Élisabeth ait le temps de compter jusqu'à cent, les yeux fermés, derrière un arbre, l'homme aux verres fumés s'est évaporé.

Muette, elle regarde l'inspecteur sans comprendre. Celui-ci comprend et préfère regarder la pointe de ses souliers qui brille sur le bitume.

— Puisqu'il faut y aller, allons-y, avance-t-il en prenant d'une main ferme la valise de sa collègue. Je suis persuadé que nous aurons de belles et spacieuses cabines. En général, la mafia a les moyens et elle fait très bien les choses.

— ...

— Bon, moi, je suis crevé, poursuit l'inspecteur. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je vous propose donc une petite ronflette jusqu'au milieu de l'après-midi. Je vous accompagne à votre cabine.

— Moi aussi, je suis exténuée... et je ne comprends pas bien ce qui se passe.

— Ne vous en faites pas. J'ai les choses bien en mains. On reparlera de tout ça ce

soir, au souper, tiens ! C'est moi qui vous invite ! Pour une fois qu'on peut se reposer un peu aux frais de la princesse, on ne va pas rechigner, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, mais je ne suis pas totalement idiote. Je flaire la combine et le coup monté, cher inspecteur.

— C'est à mon tour de ne pas bien saisir...

— Je vais éclairer votre lanterne. Le kidnappeur, dans toute cette affaire, ce n'est pas le type de tantôt, mais bien vous, inspecteur...

— Je suis abasourdi, mais où allez-vous chercher toutes ces histoires ?

— C'est mon petit doigt... Et savez-vous combien ça va chercher un kidnapping, si je porte plainte ?

— Je connais la loi, mais il ne s'agit pas vraiment d'un...

— Tut tut tut. **Enlèvement**: article 279, paragraphe 1. Commet une infraction quiconque enlève une personne dans l'intention :

a) soit de la faire séquestrer ou emprisonner contre son gré ;

b) soit de la faire illégalement envoyer ou transporter à l'étranger, contre son gré ;

c) soit de la détenir en vue de rançon ou de service, contre son gré ;

Peine : Quiconque commet l'infraction prévue au paragraphe 1 est coupable d'un acte criminel passible :

a) s'il a usage d'une arme à feu lors de la perpétration de l'infraction, de l'emprisonnement à perpétuité...

— ... avec la victime ?

— Je poursuis...

— Dans le sens de : je continue, j'espère ?

— La peine minimale est de quatre ans ; petit b) dans les autres cas, c'est l'emprisonnement à perpétuité. Et la perpétuité, c'est long, surtout vers la fin.

— Et où avez-vous appris tout ça, savante collègue ? Sur les boîtes de céréales ?

— Non, dans le Code criminel, mon cher !

— Alors, vous allez porter plainte ? murmure le caniche d'inspecteur en saisissant la douce main d'Élisabeth pour la porter à ses lèvres.

— Pas pour le moment. Je conserve cet as dans mon jeu, mais disons d'emblée que c'est une approche très romantique, assez loin de *La Belle au bois dormant*, mais très près de *La Belle et la Bête*. À ma courte honte, je dois avouer que ce côté romantique assez singulier de votre personne ne me déplaît pas. Sans compter que je suis professionnel-

lement plus près du *burn-out* que d'une promotion. Alors, cette petite escapade entre adultes consentants fait parfaitement mon affaire. Depuis le temps que je rêve à de vraies vacances, je vais être servie. Mais nous éclaircirons tout cela autour d'un apéro. Pour l'instant, je suis morte de fatigue, il serait préférable que je m'allonge un peu.

Durant une fraction de seconde, comme tous les hommes, l'inspecteur pense que c'est une invitation.

— Mais je n'y vois aucun inconvénient...

— ... la position allongée, seule, j'aimerais le souligner. Je dors mieux en solitaire, car je me réveille davantage fraîche et dispose. Au fait, le grand patron est au courant de la chose ?

— Bien sûr. Et s'il ne l'était pas à l'heure actuelle, il le serait bientôt.

— Je ne vous suis pas...

— C'est normal, vous prenez toujours les devants.

— Bon, je vous laisse. Arrividerci inspectore ! lance-t-elle avec un léger accent africain.

Et la belle collègue s'éloigne vers la cabine 1033. L'inspecteur a la cabine 1034. C'est comme qui dirait directement à côté.

Quelle chance !

**Maman,
les p'tits bateaux
qui vont sur l'eau
ont-ils des jambes ?
(air connu)**

(résumé du chapitre précédent)

La Police s'amène.

Elle embarque les cadavres
qui ne disent pas un mot.

Le chef de l'inspecteur est en colère
et lui demande d'activer ses méninges
pour résoudre cette sale affaire.

On soupçonne fortement les Hell's Angels
d'avoir orchestré cette *Sonate pour trois défunts*,
sonate jouée par les Rock Machine
et achevée par les Satan's Choice...

Et moi aussi, mes soupçons portent sur eux,
mais pas l'inspecteur.
Bizarre !



ÉCOUTEZ JE NE SAIS PAS SI VOUS ÊTES DÉJÀ ALLÉ EN CROISIÈRE, MAIS MOI, AVEC MES DROITS D'AUTEUR, JE M'EN PAYE UNE À CHAQUE MOIS DURANT UNE TRENTAINE DE JOURS (SAUF EN FÉVRIER). C'est très bon pour le moral. Disons tout de suite d'entrée de jeu qu'une croisière, ce n'est pas comme traverser l'Atlantique d'un air

pacifique en avion. D'accord, une croisière c'est beaucoup plus long, moins haut et il y a beaucoup moins de poches d'air ; par contre, parfois, on peut avoir le mal de mer ce qui est très rarement le cas en avion, à moins d'un crash atlantique.

Une croisière, c'est somptueux ! C'est magnifique ! C'est grandiose ! C'est inouï ! C'est grandiose ! C'est un rêve ! C'est grandiose ! (voyez, comme les mots me manquent). La mer est tout autour, mais il y a quand même deux piscines sur le bateau (!), il y a aussi des boutiques, une salle à manger grande comme votre école, il y a également trois ascenseurs, un casino pour perdre votre argent de poche, un centre commercial, une salle de cinéma avec vues, un centre de conditionnement physique avec vue sur la mer, un bar à

sundaes avec vue sur la mère, une salle de bal, une autre pour jouer à la balle, une salle de spectacles, un sauna, une bibliothèque (ah ! non, pas encore des livres !), un centre de réflexologie, de massage, de pédicure et d'aromathérapie.

Voici maintenant quelques caractéristiques du bateau pour savoir dans quelle chaloupe nos deux héros se sont embarqués :

Le Legend of the Seas II

Tonnage : 70 000 tonnes, ça c'est lourd, mais un peu moins lourd que le poulamon que mononcle Roger a pêché à Sainte-Anne-de-la-Pérade.

Largeur : 31 mètres.

Longueur : 261 mètres bien comptés. Il faut que ça soit long pour prendre le large...

Nombre de passagers possibles : 1 804, y compris l'inspecteur et Élisabeth. Si vous insistez, je peux vous dresser la liste complète de tous les passagers avec prénom et nom de famille ainsi que leur numéro d'assurance sociale. Non ! (FIOU!)

Membres d'équipage : 735, soit presque un membre d'équipage pour deux passagers.

Nombre de ponts: 9, mais ils sont moins pires à traverser que le pont Champlain ou Jacques-Cartier à l'heure de pointe.

Vitesse de croisière : 24 nœuds, c'est-à-dire environ 24 milles marins à l'heure. Pour un hôtel flottant, c'est assez rapide quand on n'est pas trop pressé.

*

L'inspecteur prend sa marche de santé sur le pont 9. Il aperçoit des yeux sa très chère collègue. Son cœur danse la samba. Mais l'inspecteur reste là, sagement, à l'attendre. Il ne veut surtout pas donner l'impression qu'il court après elle en courant au devant d'elle !

— Bien dormi ?

— Oui.

— Oh ! fait l'inspecteur, regardez le grand perroquet là-bas.

— Ah ! et le joli petit hunier volant et ce petit cacatois.

— Et cette brigantine est fort jolie et mirez-moi ce petit foc... Quelles splendeurs*!

* Si vous pensez que ce sont là des oiseaux, vous vous trompez aveuglément, car ce petit intermède didactique avait pour but de vous apprendre à désigner certaines voiles d'un grand voilier à quatre mâts qui navigue à tribord. Je suis un auteur très léger, mais j'ai mon petit côté savant.

— L'odeur du vent du large sent la liberté, vous ne trouvez pas ?

— Si. Il est déjà dix-neuf heures quinze, lance Élisabeth.

— Presque seize et j'ai une faim de loup. Je vous invite à dîner. Vous verrez, la salle à manger est superbe et le buffet du soir surpasse tout ce que l'on peut imaginer en quantité et en qualité.

— Inspecteur, vous me mettez l'oh ! à la bouche.

— Vous verrez, c'est beaucoup mieux qu'un buffet chinois, c'est plus abondant qu'*un deux pour un* et bien meilleur qu'au restaurant *All you can eat* !

— Allons-y, dit-elle en passant le bras à l'inspecteur, ravi.

— Et, si je suis en forme, susurre l'inspecteur à son oreille, je vous ferai danser...

— Sérieusement !?!

— Tout à fait, en vacances, je suis toujours très sérieux, ricane-t-il. D'ailleurs, je viens tout juste de terminer mes cours de danse par correspondance.

— Parlant de correspondance, j'ai téléphoné à mon petit Stéphane qui habite chez sa grand-mère...

— Et comment va ce chérubin que j'adore ?

— Oh ! à merveille. Il prend congé de sa mère. Mais c'est Rex qui est perturbé. Il se prend maintenant pour un chat et il raffole de la nourriture de Mlle Mew. Il passe ses journées à pourchasser la perruche qui vole en toute liberté dans la maison.

— Tout ça, c'est sûrement à cause de El Niño.

L'inspecteur hume avec bonheur le parfum d'Élisabeth. Il flotte sur un nuage au-dessus de l'océan. C'est beau de voir ça.

— Une table pour deux, commande l'inspecteur en entrant dans la salle à manger... et avec deux chaises si possible.

— Très bien, inspecteur.

Lui qui pensait passer incognito, c'est raté. Tout le monde à bord, à bâbord et à tribord, doit savoir maintenant qu'il est policier.

— Très loin des fenêtres panoramiques aussi, j'ai facilement le mal de mer, ajoutez-il.

— Très bien. Fumeur ou non-fumeur ?

— Ce soir, j'étrenne un nouveau smoking, mais je vais prendre la section non fumeur bien que j'aie l'intention de déguster un peu de saumon fumé.

— Vous êtes en forme de... calembour, ce soir, inspecteur.

— C'est vous qui le dites.

Élisabeth se contente de sourire. Ce n'est pas la peine d'en faire davantage.

— Bon, ici, ça ira ? demande le maître d'hôtel.

— Parfaitement. Mais je vais me placer à la droite de madame, c'est mon meilleur profil.

— Comme vous voulez. Voici le menu du buffet. C'est pour apporter ou pour manger ici ? taquine le maître d'hôtel.

— C'est pour manger ici, se donne la peine de répondre le grand gourmet farfelu.

— Il va sans dire qu'il y a un buffet chaud et un buffet froid. Un apéro pour commencer ?

— Oui, apportez-nous du champagne. Les yeux d'Élisabeth pétillent déjà comme des lumières de Noël.

— Un Mouette et Chardons 1926.

— Monsieur est un fin connaisseur. C'est l'année de votre naissance ?

— ...

— J'appelle le serveur pour vous. Bonne soirée, m'sieur-dame.

Il faudrait avoir suivi un cours de lecture rapide pour pouvoir lire le menu en moins de deux heures trente minutes et fixer son choix sans que tous les plats soient devenus froids comme une banquise. Mais ce soir rien ne presse.

L'inspecteur et sa collègue se croient seuls de leur profession, mais ils ne savent pas encore que la Fraternité des policiers de Saint-Flavien-sur-mer, des Trois-Pistolets et des environs sont sur le paquebot. Ils sont au moins 250 avec leur épouse (pour la plupart...). Ils se sont payé une petite croisière dans les mers du Sud, pour refaire leurs forces... policières et affronter les squeegees * de l'été. Leur chef incontestable se nomme Bobby Bob Burlington.

Le chef cuisinier a donc composé un menu en leur honneur.

* Les squeegees, lecteurs de l'an 2152, ça peut paraître incroyable, mais c'étaient des jeunes gens, curieusement fringués qui, au coin des rues, pour quelques sous et souvent pour rien du tout, lavaient le pare-brise de votre auto.

Petit menu***Apéro****Cocktail Molotov**Bloody Mary**Punch aux prunes****Entrées****Salade de poulet**Petits paniers à salade**Avocat farci aux grosses légumes**Potage froid à la Parthenais****Plats principaux****Vol-au-vent à l'étalage**avec pommes de terre**emprisonnées dans leur robe de chambre**Bœuf aux légumes d'Orsainville**Bavure à l'échalote, sauce Omertà**Tournedos aux mûres**Doigts de poulet grillés à la Sherlock Holmes**Filet de sole aux amandes avec sauce au shérif**Steak tartare au poivre de Cayenne**Croque-monsieur au beurre noir*


Fusilli 007 à la sauce Dalton
Daïm de chevreuil, sauce Poirot
Filet de porc Lucky Luke
Demi-poulet grillé en forme de vignettes VIP
Tofu tout flamme

Desserts

Bombe Alaska
Pommes grenades dans un coulis de framboises
Poires à la peau lisse nappées de chocolat
Délateur croquant aux pommes
Verdict aux bananes fortement pressées
Flagrant délice du chef
Mitraille de bleuets façon grand-mère
Trottoir renversé sur le côté et glacé à la vanille

Breuvages

Bordeaux rouge ou blanc
Pot-de-vin
Coke
Coca-Cola
Café colombien
Lait frappé
Lait battu
Thé Mouyn
servi avec des biscuits Agatha Christie

Finalement, le serveur arrive. Le dos voûté comme un pianiste, il leur demande :

— Et pour madame, ce sera ?

— L'avocat farci aux grosses légumes et la bavure à l'échalote, sauce Omertà.

— Cuisson ?

— Saignant.

— Et pour monsieur ?

— J'ai dédain du chevreuil, alors apportez-moi un tournedos aux mûres et comme entrée, un potage Parthenais.

— Est-ce que vous mangez épicé, inspecteur ?

— Oui, nous mangeons et pissons. Quelle question !

— Et pour le vin ?

— Un Bordeaux rouge, le Monte-Cristo '95. On dit que c'est une bonne année.

— Pareillement.

Et le serveur file vers les cuisines.

Une fois le menu feuilleté (!), les convives qu'on voit ne semblent plus avoir très très faim. Trop, c'est parfois comme pas assez et, au bout du compte, tout le monde prend du vol-au-vent. Les cuisiniers s'arrachent les cheveux de la tête... il y en aura donc un peu moins dans la soupe, demain.

Mais l'inspecteur et Élisabeth ne font pas partie de la majorité et ils mangent, dégus-

tent, salivent et engouffrent leurs assiettes (enfin, ce qu'il y a dedans) le cœur en joie.

La conversation de l'inspecteur est intéressante ce qui n'est vraiment pas habituel. Il raconte son dernier safari photo à Hemmingford-les-bains, alors qu'il avait à peine quinze ans. C'est fascinant. Élisabeth est suspendue à ses lèvres. L'inspecteur est réellement en verve ce soir.

La salle à manger est pleine à craquer et l'orchestre de 80 musiciens * jouent comme des dieux. Une bonne note pour eux. Un délice pour tous. L'orchestre fait plutôt du blues-rock alternatif avec un peu de progressif tout en y ajoutant un peu de gospel dans le folk de leurs chansons tibétaines. Et l'orchestre va jouer comme ça jusqu'aux petites heures du matin, ce qui fait dire à plusieurs fêtards que ces musiciens sont vraiment des durs-à-cuivres.

— Vous ne parlez plus, inspecteur ? Vous êtes devenu soudainement timide ?

— Non, ce n'est pas ça, je n'ai plus rien à dire.

— Ce n'est pas une raison... habituellement, ça vous en prend plus pour vous arrêter de parler.

* Je ne lésine vraiment pas sur les dépenses comme vous pouvez le constater.

Tout à coup, l'inspecteur se souvient de sa promesse et se lève d'un bond pour demander avec une belle solennité, compte tenu du champagne et du vin rouge qui coulaient à flots, c'est le cas de le dire :

— Madame Chamberland, voulez-vous m'accorder cette danse ?

— Avec joie, répond celle à qui on a posé la question.

Sur la piste de danse, les couples s'agitent puis s'attendrissent et ralentissent le rythme. L'orchestre vient d'entamer une grande chanson langoureuse de Charles Aznavour *.

On jurerait que le chef d'orchestre est de mèche avec l'inspecteur.

— Ma chanson préférée ! s'exclame l'inspecteur à la douce oreille de sa collègue.

*Viens, découvrons toi et moi, les plaisirs démodés
Ton cœur contre mon cœur malgré les rythmes fous,*

* Bon, écoutez-moi bien, c'est sûr qu'on est loin de U2, d'Oasis et de Dubmatic, mais c'est comme ça. Charles Aznavour, pour ceux qui ne le connaissent pas, est un chanteur français dont plusieurs chansons ont traversé le temps avec bonheur. C'est aussi un drôle de chanteur qui chante en français à Toronto et pousse quelques chansons en anglais... à Montréal ! It is plus chic ainsi.

*Je veux sentir mon corps par ton corps épousé
Dançons joue contre joue, dançons joue contre joue...*

L'inspecteur vole littéralement sur la piste de danse. Ils sont seuls. Et Élisabeth n'est pas étrangère à cette griserie, malgré qu'il soit son supérieur immédiat dans la hiérarchie, malgré qu'il soit Blanc, qu'il soit plus vieux, plus bedonnant, qu'il n'ait presque plus de cheveux et presque autant de dents naturelles... Son cœur voit autre chose que ces affreuses banalités physiques. Le cœur voit parfois bien au-delà des apparences... des appâts rances.

Élisabeth se laisse gagner par la magie. La main sur l'épaule de son partenaire, les yeux dans les yeux, les odeurs se mélangent amoureusement. Les tissus se frôlent. Les mains sont douces. C'est le bonheur. Le temps s'arrête, comme il prend plaisir à le faire parfois. Et l'invitante musique continue d'inspirer la passion.

*Viens, noyés dans la cohue, mais dissociés du bruit
Comme si sur la Terre il n'y avait que nous
Glissons les yeux mi-clos jusqu'au bout de la nuit
Dançons joue contre joue, dançons joue contre joue...*

— Vous êtes très bon cavalier ! s'étonne Élisabeth.

— Oui, jeune, j'ai fait beaucoup d'équitation.

— Gros fou, va !

— ...

— Heu... ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire : Grand fou, va ! La langue m'a fourchu, ce doit être le vin...

— J'aime mieux ça, dit l'inspecteur en souriant. Retournons au buffet, j'ai un petit creux. Danser me remet toujours en appétit.

— Non, non, je vous en prie, dansons encore. Vous dansez tellement bien. Vous m'envoûtez.

Comment résister à ça, je vous le demande ?

— Vous aussi, Élisabeth, vous dansez très bien le slow. D'ailleurs, le slow, c'est la danse que j'ai appris le plus vite

— Merci, vous êtes flatteur, j'étais ballerine soprano à l'école.

— C'est donc ça.

Tout en dansant, l'inspecteur y va de quelques autres compliments charmants sur sa collègue de vacances. Quand l'inspecteur part, il est inarrêtable... un vrai policier.

— Vous avez un sourire soyeux, Élisabeth ! Et vos cheveux sont absolument...

— Oui, moi aussi je trouve. J'emploie depuis quelques semaines le colorant capil-

laire *ColorStay* et c'est pourquoi mes cheveux ne perdent jamais leur éclat. Oui, le colorant capillaire *ColorStay* de Rêvelong pénètre chaque mèche en profondeur ! Shampoing après shampoing, la couleur reste riche et belle, grâce au procédé EM3. Le *ColorStay* dure au moins six semaines sans repousses visibles.

— Et votre rouge à lèvres est tout simplement...

— Oui, je trouve aussi. C'est un rouge à lèvres nouveau et amélioré ; c'est le *Permanentgloss* de Rêvelong. Il est révolutionnaire, disait Che Guevara dans une publicité trafiquée à l'ordinateur. Il hydrate vraiment les lèvres avec l'aloès et la vitamine E qu'il contient. Il peut rester des heures et des heures durant sans laisser de trace sur votre col de chemise ! Ce rouge à lèvres rend mes lèvres franchement douces et lisses. Oui, Rêvelong, c'est bien plus que du bonbon.

« J'aimerais bien voir ça de plus près », pense l'inspecteur, mais la timidité qui l'assaille, une Timidité Rouge 121 de Rêvetoujoursmonlapin, l'en empêche.

— Et puis, votre peau est divinement soyeuse et satinée...

— Oui, vous avez remarqué. Ah ! vous avez vraiment l'œil, inspecteur. J'achète

Angelface de Rêvelong. Les bandes de nettoyage éliminent instantanément les points noirs et nettoient les pores plus propices à être obstrués par la saleté et les polluants atmosphériques. *Angelface* confère à ma peau un aspect hydraté et sain. C'est tout simplement fantastique, vous ne trouvez pas ?

L'inspecteur trouve.

Il aimerait bien la complimenter sur sa robe, sa bague et ses boucles d'oreilles, son parfum... mais il sent que le temps pourrait manquer. Il remarque aussi dans son cou un joli grain de beauté, là, près de l'oreille, oui, un peu plus bas, à gauche, un peu plus au nord, oui, c'est ça, vous y êtes ! Mais il ne dit plus rien sans la présence de son avocat.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Élisabeth.

— Rien... votre beauté n'a plus aucun secret pour moi maintenant, répond l'inspecteur. Et si on faisait une pause, propose-t-il du même souffle.

— J'aimerais danser encore un peu, vous voulez bien ? le supplie-t-elle, avec les yeux d'une antilope qui regarde un fusil de chasse pointé sur elle.

Élisabeth est infatigable.

— Ce que femme veut, l'inspecteur le veut ! lance-t-il avec joie.

Puis, la poésie, qui n'a pas d'heure, empoigne son âme.

— Élisabeth, fermez vos yeux et laissez-moi voler votre cœur.

Et la belle ferme les yeux et continue de danser...

Après quatre tangos, une samba, trois bossa nova, deux cinzanos, un slow vraiment pas vite, trois meringues endiablées, deux valse viennoises et un continental décaféiné, l'inspecteur a beau être en forme, il est à bout de souffle. Faire tremousser cent kilos, c'est toujours bien cent kilos !

— Si nous allions dormir, dit-il avec une étrange lueur dans les yeux. Je suis lessivé. J'ai les jambes en coton, comme on dit dans les bayous de la Louisiane. Je ferais mieux d'arrêter de danser tout de suite, car je me soupçonne une entorse lombaire au niveau du genou.

— Je suis crevée moi aussi, dit la Cendrillon d'ébène dont la voix se perd dans la zizique de la somptueuse salle de bal.

— Comme les rues de ce navire ne sont pas sûres, bouffonne l'inspecteur, chère Sabine, je vous raccompagne à votre babin... à votre tartine, à votre carabine... Je veux dire à votre cabine. C'est la 1034, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, vilain coquin, la 1034, c'est la vôtre. La mienne, c'est la 1033.

Bel essai, inspecteur !

Et ils s'en vont en clopinant et en tanguant. On ne sait pas si c'est la fatigue, l'alcool ou le roulis du bateau ou un mélange des trois.

Et l'inspecteur en joie fredonne :

— Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau...

Crime, c'est à quelle heure le meurtre ?

(résumé du chapitre précédent)

L'inspecteur n'en fait qu'à sa tête
et se rend chez les Banditos
déguisé en livreur de pizzas.

Mais le gros barbu qui lui ouvre la porte
et qui pèse 150 kilos avant de déjeuner
flaire tout de suite le poulet qui tient la pizza.

L'inspecteur ne voit rien venir
sauf un coup de poing.
Et encore !

Quelques instants plus tard,
il se réveille prisonnier
et pas très fier de lui.



L'INSPECTEUR APPUIE DE TOUT SON POIDS CONTRE LE CHAMBRANLE DE LA PORTE DE LA CABINE D'ÉLISABETH QUI RÉSISTENT... AU PLURIEL. Élisabeth lit dans les yeux de l'inspecteur tous les romans d'amour du monde : *Les oiseaux se crashent pour mourir, Autant en emporte le fric, Cinzano de Bergerac, Ramsès et Trojan, Tristan et Roméo, Juliette et Iseult, La femme de mes rêves qui hante mes jours*, etc.

Mais ce qu'Élisabeth retient surtout, c'est l'haleine de cheval de son compagnon. Elle lui offre subtilement une Trident sucrée sans sucre. L'inspecteur accepte sans comprendre. Il est tard. Environ une heure dix-huit du matin.

— Élisabeth, j'aimerais voudirquevousachiezqueje vous ai..., marmonne une bouche pâteuse.

Et c'est à ce moment-là et à ce moment-là précisément qu'on entend un sifflement. Non, ce n'est ni le vent ni le bruit des chaussures sur le parquet ni le chant plaintif d'un goéland qui a perdu de vue son McDo. Non, c'est plutôt un sifflement très inhabituel. On dirait une douzaine de serpents à sornette qui essaient de siffler la même

chanson après avoir mangé une tonne de biscuits soda.

Élisabeth a l'oreille fine. Elle a d'ailleurs eu 20 sur 20 lors de son dernier examen de la vue*.

— Inspecteur, ne serait-ce pas le sifflement d'un carreau provenant d'une arbalète que nous venons d'entendre ? Un court sifflement suivi du bruit sourd de la chute d'un corps. Je dirais celui d'un homme d'une soixantaine d'années et qui pèse dans les 72 kilos.

— Oui, je crois bien, mais je voulais vous dire que...

— Inspecteur, quelqu'un est peut-être en danger. Nous devrions aller voir..., car j'ai bien cru percevoir ce sifflement étrange.

— ... moi aussi, je dirais plutôt cependant qu'il provient d'un arc avec une flèche de 33 centimètres.

— Peut-être, mais je préciserais que ça vient de la droite, par là-bas.

— Oui, et pour être plus précis de la cabine 036 ou 037.

— Sans doute, mais il me semble que ce serait plus près de la 054... allons voir et nous en aurons le cœur et l'oreille nets.

* Les cinéastes devraient eux aussi passer périodiquement un examen de la vue.

L'inspecteur suit sa collègue sans grande gaieté de cœur. Pourtant, Élisabeth siffle. Mais il la connaît, elle siffle toujours quand vient le moment de chasser la nervosité, de découvrir un drame. L'inspecteur avait imaginé une fin de soirée sous une autre note. Une note un peu plus romantique dans le style Fa si la do ré do do sur le sofa.

Dans le couloir, il n'y a pas un chat. Ils sont tous dans la cale en train de festoyer avec les restants de saumons mal fumés que le cuisinier adjoint leur a refilés. Le couloir est aussi désert que le Sahara à l'heure de pointe et les deux policiers qui ne sont pas en devoir, mais qui le font quand même*, se braquent devant la porte de la cabine 054. C'est bien là.

Une odeur de mystère se dégage. L'inspecteur a le nez fin, dans un sens, mais plutôt gigantesque dans l'autre.

— Il y a comme une odeur mystère qui se dégage, lance-t-il, complètement dégrisé, les deux pieds soudainement sur terre.

— Oui, vous avez parfaitement raison. Que faisons-nous ?

— Ouvrir la porte sans tarder, décide l'inspecteur. Ce n'est pas en reculant qu'on

* Hé ! les jeunes, voici un bel exemple à suivre.

avance ! J'ai justement mon passe-partout, je ne m'en sépare jamais.

— Alors, entrons à l'intérieur, on n'a qu'à fouiller.

— D'accord, mais la dernière fois qu'on a fouillé, on a vraiment cafouillé !

L'homme qui ne brûle jamais un feu rouge lorsqu'il est piéton, ouvre la porte délicatement, avec son mouchoir, because les empreintes. Le spectacle qui s'offre à eux est gratuit et inusité. Mais affreux. Même s'ils en ont vu d'autres. Eux qui se croyaient en vacances, ils devront prochainement réviser leur position.

Un colley miniature qui aurait pu jouer Lassie dans un court métrage (vous me suivez) est couché sagement près de son maître. Il a un sourire triste. Les chiens sourient souvent et si on est attentifs, on peut deviner leurs sentiments profonds à travers ce sourire. Les chats, eux, préfèrent nettement les souris aux sourires, mais ça, c'est une autre histoire.

Le gentil colley les fixe. Il ne jappe pas. Il se tient près de son maître qui gît par terre. Le chien a l'air abattu... mais moins que son maître. L'homme est en habit de soirée avec, pour seule décoration, un carreau d'arbalète dans la poitrine, côté cœur.

La mort fut certainement aussi foudroyante qu'instantanée.

— Une fléchette en plein cœur, ça ne pardonne pas, souffle l'inspecteur qui voit tout de suite l'étendue des emmerdes à régler. Un mort en pleine mer, ce n'est rien de réjouissant : rapatrier le corps, les formalités administratives...

La moquette est épaisse et l'inspecteur pense que le monsieur, au moins, ne s'est pas trop fait mal en tombant. Élisabeth se penche vers la victime qui lui inspire confiance même si elle n'inspire plus du tout.

— Il n'est pas jeune, souligne-t-elle. Ses cheveux sont tous gris et il en a perdu pas mal.

— Oui, et puis après, s'offusque l'inspecteur qui a l'air de prendre ça personnel.

— Rien, je disais ça comme ça.

— Perdre ses cheveux, ce n'est pas tellement grave, mais si je ne perdais que les gris ça serait mieux. Et puis, si tous les vieux se faisaient greffer des cheveux, ça donnerait des grands-pères pleins de cheveux ; ça n'a aucun bon sens.

— Il doit avoir dans la soixantaine avancée, poursuit Élisabeth.

— Vous dites ça sur un drôle de ton. Je me sens subitement comme une vieille

gomme à mâcher oubliée sous un pupitre depuis le mois de septembre...

— Mais non, ne prenez pas ça perso !

— En tout cas, il n'y a pas de traces de luth... même si on entend une musique en sourdine.

En effet, une sonate de Chopin joue sur le lecteur CD. Puis, l'inspecteur jette un large regard aussi large que sa taille à travers la pièce.

— Dans la vie, dit-il, il y en a qui ne s'embêtent pas. On croit vivre une vie hors du commun, mais quand la mort frappe, on disparaît comme tout le monde.

— Oui, on travaille comme un chien toute sa vie et on meurt comme une bête. C'est fou !

La cabine est en fait une suite luxueuse au max. Elle comprend un foyer, une table de billard, les canapés sont moelleux et, au fond de la pièce, trône un lit à baldaquin. La cabine fait au moins dix mètres de long.

Une desserte est là, plantée au milieu de la pièce presque déserte. La victime avait commandé à manger, mais elle n'a pas eu le temps de le faire. Tout ce qu'elle a eu dans le buffet, c'est un carreau d'arbalète et non le carreau d'agneau comme prévu.

L'inspecteur et Élisabeth poursuivent leur examen.

La victime porte un smoking qui va chercher dans les deux mille dollars... en solde ; la bague qu'il porte au doigt dans les cent mille, les godasses sont signées Gucci, la chemise est en soie, mais il y a une tache rouge juste là, les boutons de manchettes paraissent en ivoire, la cravate est dénouée et elle vaut plus que l'auto de l'inspecteur, la montre est suisse et, à l'heure actuelle, elle vaut dans les six chiffres même si elle n'en indique que deux ; tout ceci pour vous dire, sans l'ombre d'un doute, que ce cadavre-ci est réellement un cadavre de luxe ! Voilà pour le titre.

J'arrête ici l'étalage de la richesse du mec, car le macchabée a beau porter sur lui le salaire annuel de plusieurs honnêtes hommes, il n'en demeure pas moins qu'il est raide comme une barre et bien étendu par terre.

— Est-ce que ça fait mal mourir, inspecteur ?

— La première fois, oui, sans aucun doute. Mais comme disait si bien Woody Allen, un de mes amis qui réalise des films pour réaliser sa vie : « Je n'aimerais pas être là le jour où ça arrivera. »

À côté du mort, il y a un briquet serti de pierres précieuses et un cigarillo cubain dont l'extrémité sud est à peine brûlée.

— Je flambe donc je suie... Le cigare de la dernière heure, souffle l'inspecteur. Le

pauvre, et il n'a même pas eu le temps d'en griller un dernier avant de partir.

L'inspecteur, avec son mouchoir, glisse le cigarillo dans une pochette en plastique... il en a toujours une sur lui.

— Pièce à conviction ! mugit-il.

— Piège à conviction peut-être ? reprend Élisabeth.

L'inspecteur fouille dans le veston du défuntisé pour prendre le portefeuille sûrement en peau de crocodile ou de requin, ce qui reviendrait au même.

— Il s'agit de monsieur Jones. Dow Jones, né le 12 septembre 1932 et domicilié au 4, rue Times Square à Westmount Machair dans le Westhighland. Il possède des cartes à la tonne : carte platine, carte gold, carte or, carte routière, cartes d'affaires, carte aéroplan, carte de la Maison Columbia, carte du Diner's club, carte de tarot, une carte de fidélité chez son libraire (il n'y a pas de petites économies), carte de membre de Nautilus...

— Il vient de jouer sa dernière carte...

— Très juste, répond l'inspecteur en souriant de ce trait d'esprit.

— Personnellement, Jones, ça ne me dit rien de précis, et vous ?

— Moi, oui. Évidemment, lui ne nous dira plus rien, mais je dois vous avouer

que j'ai suivi dernièrement sa carrière dans les pages économiques.

— ... dans les pages économiques... monsieur lit les pages économiques maintenant, tiens, tiens.

— Tout à fait. Jones, si ma mémoire ne défaille pas trop, est un riche magnat qui a fait fortune avec l'or et l'immobilier. On venait de découvrir un nouveau gisement fort prometteur en Afrique, au cours des derniers mois, et Jones était l'actionnaire principal qui a beaucoup investi pour faire avancer les recherches. Par contre, il paraît que tout n'allait pas très bien ces dernières semaines et les actions en bourse de la compagnie auraient dramatiquement chuté. Tout comme le prix de l'or qui a du plomb dans l'aile depuis quelque temps.

L'inspecteur soulève les paupières du très trépassé. Il ressemble davantage au père Fourrat de Fort Boyard qu'à Brad Pitt. Ses yeux clairs sont graves et tristes. Ses yeux tristes sont graves et clairs. Ses yeux graves... enfin, vous voyez ce que je veux dire. Ça peut sembler confus tout ça, mais M. Jones l'était peut-être tout autant. Ne dit-on pas que les yeux sont les miroirs de l'âme ?

— On devrait prévenir le capitaine, vous ne pensez pas ? Et la veuve aussi, si elle est sur le bateau.

— Oui, vous avez raison, mais rien ne presse et puisque je suis inspecteur, je vais inspecter encore un peu les lieux... sans toucher à rien, bien entendu.

L'inspecteur se dirige vers l'arbalète * posée sur le bureau.

— Mince !

— Quoi donc ?

— Il s'agit d'une réplique d'une authentique arbalète du XVI^e siècle.

— Vous avez l'air de vous y connaître.

— Oui, je ne lis pas seulement les pages économiques, tout de même. Je fais aussi les mots croisés... M. Jones devait collectionner les armes, je suppose. Une lubie d'un gars qui ne savait plus quoi faire avec son fric !

Élisabeth renifle. Observe la scène. Regarde les meubles et l'air piteux du pitou. Contemple la mer. Admire le ciel étoilé par la porte-fenêtre qui donne sur une immense terrasse. Se retourne. Jette un coup d'œil sur l'arbalète. Regarde la cible posée sur le mur derrière le secrétaire. Étudie la trajec-

* Le revolver est une arme à feu courte et portative. C'est un pistolet à répétition muni d'un barillet chargé généralement de six balles et qui tourne sur lui-même. Comme on peut le constater, le revolver est très loin d'être le proche parent de l'arbalète.

toire possible, puis elle ferme les yeux, inspire par le nez, se penche au-dessus du cadavre pour regarder ses yeux bleu clair et vitreux, graves et tristes... puis lance tout de go :

— Si vous voulez mon avis, je suis encline à penser qu'il s'agit d'un suicide, conclut Élisabeth en se relevant et en s'appuyant sur le secrétaire.

— Un suicide !! Mais qu'allez-vous chercher là ! Il ne peut tout de même pas avoir tiré lui-même, c'est carrément impossible. Une arbalète, ce n'est pas un boomerang ! On peut se tirer dans le pied, d'accord... et puis, la porte de la terrasse est ouverte à pleine grandeur ! Tout laisse croire que l'assassin a filé par là. Il ne faut pas un doctorat en criminologie pour comprendre ça, vingt dieux ! Et en plus, le pauvre vieux s'est allumé un cigarillo. On ne peut pas se suicider quand on vient tout juste d'allumer un cigarillo, c'est illogique !

— Vos arguments font le poids, mais il me semble que la thèse du suicide n'est pas aussi bête qu'on peut le penser à première vue. C'est une intuition, tout simplement. Peut-être que ses affaires ne marchaient pas aussi bien que ça. Comme vous l'avez dit tantôt. L'or parfois, ça ne fait pas le poids. Peut-être était-il malheureux en

amour, qui sait ? Un rien parfois peut nous faire subitement sombrer dans la dépression la plus noire.

— Nous étudierons tout ça en profondeur plus tard. Mais écarterez de grâce la thèse du suicide si vous ne voulez pas être la risée de tout l'équipage et de tous les passagers. À votre place, je tiendrais ça mort, si vous me passez l'expression. M. Dow Jones était plein aux as et, dans ce bas-monde, il était loin d'être un deux de pique ou un valet...

— Peut-être, mais l'argent ne...

— De toute façon, la porte-fenêtre est tellement grande qu'elle peut laisser passer un régiment complet.

L'inspecteur s'approche d'ailleurs pour l'examiner de plus près.

— Et en plus, il y a des dizaines de cheveux qui jonchent le tapis. Franchement, on ne peut pas appeler ça de la discrétion. C'est à se demander si les meurtriers regardent la télé.

— Vous allez un peu vite en affaires, je trouve.

— C'est vrai, ça doit être les vacances qui me mettent dans cet esprit-là, arguait-il en enfilant ses gants pour prendre les cheveux châtons en question. Il les met avec précaution dans une enveloppe qui

traîne sur le secrétaire. Et puis qui dit suicide, dit souvent une confession écrite, une lettre. Or, je ne vois rien dans cette pièce qui ressemble à ça.

— Il était peut-être du genre discret, souligne Élisabeth, ou encore analphabète, termine-t-elle dans un léger ricanement. Sur son bureau, il y a une tonne de rapports boursiers, de journaux traitant de finances... et un mémo. Tenez, je vais vous le lire.

— Ça m'étonnerait qu'il nous apprenne quelque chose, mais allez-y, comme un poisson, je serai tout ouïe :

— Mercredi, téléphoner à Daniel pour prendre de nouveaux arrangements concernant la compagnie. Lui demander ce qu'on peut faire pour contrer la baisse du cours de l'or.

* Écrire à Richer pour son anniversaire.

* Rejoindre aussi madame Marsch-Malo pour lui demander de devenir porte-parole de l'Association des sourds.

* Cours de la bourse concernant Vidéotron et Québecor, à surveiller de plus près.

* Il faut trouver un moyen pour ne pas engloutir tout ce qui me reste dans

cette sale affaire qui ressemble à l'arnaque du siècle en ce qui me concerne. Ils vont finir par avoir ma peau, ces salauds! C'est la ruine à brève échéance.

* Précisions à obtenir du consulat américain en Afrique concernant le gisement. Contacter aussi le président des États-Unis...

* Richard et Ignasco devraient être dépêchés sur les lieux pour enquêter.

* Instruire le conseil d'administration sur la situation.

* Nicole St-Martin aussi, c'est la présidente.

* C'est le code rouge en ce qui concerne la compagnie. On frôle la catastrophe. À moins que le président des États-Unis...

* Encore une faillite à l'horizon! La deuxième dans une vie, c'est trop!

* Seigneur, aidez-moi!

* Seigneur, aidez-moi!

* Étudier ça de plus près à mon retour... et bonne chance à ceux qui restent! Ceux qui vivent me survivront.

—Ça vous sonne une cloche à vous ?
Moi pas ! Mais relisez-le-moi, je vous prie.

— Mercredi, téléphoner à Daniel pour prendre de nouveaux arrangements concernant la compagnie. Lui demander ce qu'on peut faire pour contrer la baisse du cours de l'or.

* Écrire à Richer pour son anniversaire.

* Rejoindre aussi madame Marsch-Malo pour lui demander de devenir porte-parole de l'Association des sourds.

* Cours de la bourse concernant Vidéotron et Québecor, à surveiller de plus près.

* Il faut trouver un moyen pour ne pas engloutir tout ce qui me reste dans cette sale affaire qui ressemble à l'arnaque du siècle en ce qui me concerne. Ils vont finir par avoir ma peau, ces salauds! C'est la ruine à brève échéance.

* Précisions à obtenir du consulat américain en Afrique concernant le gisement. Contacter aussi le président des États-Unis...

* Richard et Ignasco devraient être dépêchés sur les lieux pour enquêter.

* Instruire le conseil d'administration sur la situation.

* Nicole St-Martin aussi, c'est la présidente.

* C'est le code rouge en ce qui concerne la compagnie. On frôle la catastrophe. À moins que le président des États-Unis...

* Encore une faillite à l'horizon! la deuxième dans une vie, c'est trop!

* Seigneur, aidez-moi!

* Seigneur, aidez-moi!

* Étudier ça de plus près à mon retour... et bonne chance à ceux qui restent! Ceux qui vivent me survivront.

— Mais vous ne trouvez pas que ça ressemble à un message codé, insiste Élisabeth ?

— Je ne suis pas tellement de votre avis. Pouvez-vous me relire le début une autre fois, s'il vous plaît ?

— Bien sûr.

— Mercredi, téléphoner à Daniel pour prendre de nouveaux arrangements concernant la compagnie. Lui demander ce qu'on peut faire pour faire contrer la baisse du cours de l'or.

* Écrire à Richer pour son anniversaire.

* Rejoindre aussi madame Marsch-Malo pour lui demander de devenir porte-parole de l'Association des sourds...

— Drôle de mémo et je ne mâche pas mes mots. Pourriez-vous recommencer un peu la fin ?

— Inspecteur !! Vous me faites marcher*!

— Oui, un peu. C'est drôle non ? Pour en revenir au mémo, je ne sais pas. Chose certaine, ce texte n'est pas très convaincant. Pour un mémo, c'est un mémo qui pourrait vous donner inutilement des maux de tête. J'aurais préféré qu'il commence simplement par : *Je n'en peux plus, La vie est trop dure avec moi. Je me suis enlevé la vie parce que... tac tac tac.* C'est plus direct, plus clair et on sait tout de suite à quoi on a affaire. Pas de perte de temps... En tout cas, essayez de voir qui sont M'ame Marsch-Malo, Richard, Ignasco, Nicole Martin, sans oublier le président des États-Unis ; j'aimerais en savoir plus sur ce type et sur ses fréquentations. Élisabeth, ce mémo renferme des pistes, c'est sûr. Reste à savoir lesquelles sont vraies et lesquelles sont fausses. Quant au message codé, ce Jones, à mon avis, avait d'autres chats à fouetter, vous ne pensez pas ?

— Je n'en suis pas aussi certaine que vous. « Seigneur, aidez-moi » : cette phrase, il l'a quand même écrite deux fois. Dans la vie, on répète souvent la même chose, mais écrire deux fois la même phrase, c'est une

* Et vous aussi, je l'espère !

autre paire de manches. C'est comme s'il avait besoin d'une aide supérieure pour passer à l'acte. Il mentionne aussi qu'il est pris dans l'arnaque du siècle. Et que c'est sa deuxième faillite. Et, de plus, il termine par : « Bonne chance à ceux qui restent. » C'est troublant, non ?

— C'est vous qui le dites, Élisabeth. En tout cas, on n'allume pas un cigarillo avant de se suicider. Non, quelqu'un était dans la pièce avec Jones. Il y a eu une brève altercation. Le meurtrier prend l'arbalète déjà armée, qui enjolie le mur et il tire sur Jones avant de filer à l'extérieur, par la terrasse. Avec une rare habileté, il parvient à rejoindre le pont supérieur avant et le tour est joué. Et il n'oublie pas de laisser la porte verrouillée de l'intérieur.

— Votre interprétation, inspecteur, est juste et pourrait coller à la réalité. Mais il y a tellement, tellement de désespoir, de tristesse dans ces yeux-là que...

— Vous êtes trop sentimentale, Élisabeth !

— Il était ruiné et il est passé aux actes. C'est simple. Écoutez, en '29, lors de la crise économique, vous étiez sans doute là...

— ...

— ... ils se jetaient comme des mouches en bas des tours à bureaux. Jones ne serait

pas le premier à poser un geste fatal pour échapper à la risée publique, à la pauvreté.

— Je veux bien, mais à mon avis, il n'est pas passé aux actes seul. Il lui fallait un complice. Ce serait une sorte de suicide déguisé et assisté, à votre avis ?

— Je crois que oui, affirme Élisabeth.

— Oui, mais la ruine ce n'est pas tout. Il n'y a pas que l'argent dans la vie, il y a les reer, les bons du Trésor, les obligations d'épargne, les guichets automatiques, les chèques, les mandats-poste... ruiné, c'est vite dit.

— Ajoutez aussi, tant qu'à y être, que son comptable est parti avec la caisse en compagnie de sa secrétaire qui était également sa maîtresse chérie, que son fils avait de très mauvaises notes en anglais, qu'il jouait toujours en haut de 120 au golf, même en trichant un peu, que l'eau de son robinet fuyait et que les employés de ses trois usines étaient en grève ! plaisante sa collègue. Sachez par contre, inspecteur, qu'il est très difficile, pour quelqu'un qui a connu richesse et opulence, de vivre ensuite comme monsieur tout-le-monde, avec disons 15 000 \$ par année. Il y en a qui ne peuvent se résoudre à ça. Habiter dans un petit 2 ^{1/2} meublé, de l'eau chaude un jour sur deux, des voisins qui crient ; porter des chemises achetées chez Wall Mart...

— Je vous le concède.

— Alors, voilà pourquoi il s'est tiré... je ne sais pas comment il a procédé, mais je trouverai bien.

— Trêve de romantisme et d'élucubrations, nous ferions mieux d'appeler le capitaine et le médecin de bord. Essayons de n'affoler personne. Le meurtrier est parmi nous, ça c'est sûr, enfin c'est ce que nous découvrirons et il ne s'agit pas d'alarmer inutilement tous les vacanciers qui ne sont pas ici pour participer à une soirée *Meurtre et mystère*.

— Vous avez raison, inspecteur, restez ici. Pendant ce temps-là, je vais aller chercher le capitaine et voir s'il n'y aurait pas un médecin qui...

Mais Élisabeth n'a pas le temps de terminer sa phrase. Elle sent qu'on se bouscule déjà derrière elle. La nouvelle qu'il y avait un mort à bord a fait le tour du navire comme une traînée de poudre auprès d'une certaine partie de la clientèle huppée de la croisière. C'est à la fois insensé et incroyable. On croit être seuls à tout savoir alors que c'est tout le contraire.

Élisabeth tapote gentiment l'épaule de l'inspecteur. Il se retourne et lâche la phrase classique :

— Y a-t-il un médecin dans la salle ?

Perspicace, l'inspecteur sait lire dans les tasses de thé, mais aussi sur les lèvres et surtout dans les yeux d'une petite foule, car ils sont déjà une douzaine de médecins arrivés sur place. Les médecins possèdent un sixième sens qui s'apparente au flair du requin pour le sang, la mort et le drame humain. Ils sont tous là à regarder par-dessus l'épaule de l'inspecteur pour espérer reconnaître un bout de bras, un bout de jambe sanguinolents.

L'agent de la loi les reconnaît facilement : il y a tout un bataillon près de lui : le Docteur Ballard, habillé à la chienne-à-Jacques, le docteur Pepper (avec lui, la note est toujours salée), la docteure Maman, la tendresse incarnée et le docteur Scholl qui est bête comme ses deux pieds.

À quelques pas de là, on remarque le docteur du Pare-brise qui veut tout voir. Il y a aussi des vieux médecins périmés comme de vieux cartons de lait oubliés durant deux semaines dans le frigo : les docteurs Marcus Welby, Killdare, Morgan Taylor et le petit docteur Jémallah, un nain doux... né au Pakistan*. L'abbé Window, lui, se tient légèrement à l'écart pour les derniers sacre-

* Pakistanait dans le corridor sûrement ! Pas fort, il en faut bien une de temps en temps.

ments. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Pour l'inspecteur, le choix est vaste, mais il ne veut insulter personne. Finalement, au hasard, en fermant les yeux, et en comptant ma petite vache a mal aux pattes, tirons-la par la queue, elle deviendra mieux dans un jour ou deux... Sa main... son doigt... son regard... son choix... s'arrête sur le docteur :

— Docteur Maman, pour vous servir !

— Allez-y, dit Élisabeth, faites votre travail, docteur.

— J'aimerais un peu de silence pour mieux me concentrer, souffle-t-elle en sortant sa tchi-que tchic.

— Comptez sur moi.

Tout le monde présent - les autres sont sûrement ailleurs - murmure :

— Il est mort !

— Ciel, il ne bouge plus !

— Je crois qu'il est mort !!

Avant que ça ne dégénère, l'inspecteur se charge de tout. Il a d'ailleurs fait la circulation au coin des boulevards René-Lévesque et Dorchester, jadis, au début de sa carrière, alors le trafic, il connaît ça.

En moins de deux, les indésirables, les charlatans et les médecins sans frontières, les badauds et tous ceux qui restent sont

écartés de l'entrée de la cabine et du corridor.

— Circulez ! clame-t-il d'une voix militaire qui lui rappelle le bon vieux temps. Y a rien à voir. Juste un peu de sang... et un mort qui demande un peu de paix. Allez gentiment vous coucher.

— Oh ! un inspecteur de police. Monsieur, pourriez-vous retrouver mon petit caniche ? Voici sa photo. Je ne vis plus depuis que je l'ai perdu...

— Moi, c'est mon collier de perles, qui vaut une petite fortune, c'est mon mari qui...

— Désolé. Pas vraiment le temps, mesdames... allez, circulez, reprend-il à la cantonade.

Sur les entrefaites, le capitaine s'amène sur les lieux avec sa casquette de capitaine et sa pipe bourrée de tabac qui pue.

L'inspecteur, pas cachottier pour deux sous, explique la situation au capitaine Morgan, tout en chipotant un peu dans l'assiette, sur la desserte, qui contient un irrésistible carré d'agneau. Il se réserve pour plus tard, le sorbet aux fraises. Puis il change vite d'idée, le sorbet pourrait être empoisonné !

— Nous mettrons le cadavre dans le frigo en bas, conclut le Roi de la croisière.

— Dans le frigo ?

— Oui, imaginez-vous que ce n'est pas la première fois qu'un passager meurt sur un bateau. On ne les jette plus par-dessus bord comme c'était le cas dans le temps de Moby Dick. Nous avons une morgue. On n'arrête pas le progrès, seulement les criminels, n'est-ce pas ?

L'inspecteur n'est pas tout à fait certain de cette affirmation.

— Vous pourrez effectuer une autopsie en règle lorsque nous retournerons au Canada, le pays d'origine de la victime, c'est la loi.

— Et le chien ? demande l'inspecteur qui a toujours une bonne parole pour la gent canine.

— Je vais le prendre sous mon aile, répond le capitaine Morgan. J'adore les chiens et celui-là ne semble pas être une bête difficile. Il restera dans ma cabine pour toute la durée de la traversée. Une prison dorée, quoi !

— Il ne faut pas perdre de vue que c'est le seul témoin du meurtre. Il a tout vu et tout entendu, ajoute l'inspecteur, mais malheureusement, il ne peut pas parler. Quoique, s'il jappait en morse, on pourrait obtenir des indices intéressants !

— Vous avez raison, mais qui va apprendre l'affreuse nouvelle à Mme Jones ?

— Vous la connaissez ?

— Non, je l'ai à peine vue lors de son arrivée. Elle sortait de sa limousine. Elle portait un élégant tailleur noir et un énorme chapeau de même couleur. Je n'ai pas vu son visage, mais vous pouvez interroger Pierre Stewart, le garçon de cabine affecté au couple.

Le capitaine parle, parle et jacasse, mais pendant tout ce temps-là, une pensée, une seule pensée turlututupupine l'inspecteur : Où est la veuve ? Que fait la veuve, pendant tout ce temps-là ? Dort-elle ? Est-elle rongée par le remords ? Il aimerait bien le savoir. Et tant qu'à y être, il aimerait bien aussi parler à la dernière personne qui a vu la victime en vie... façon de parler ; c'est-à-dire Pierre Stewart, le steward qui lui a apporté sans doute son repas de la dernière cène.

Le capitaine s'excuse, il doit retourner à son poste.

— Je m'excuse, je dois retourner à mon poste immédiatement, autrement qui dirigerait le bateau, hum ? Je vous le demande ?

L'inspecteur comprend ça, car il ne souhaite pas que le paquebot subisse le même sort que son petit voilier *La p'tite Anick*. Mais tandis qu'il y pense, il se de-

mande bien qui conduit le navire pendant que le capitaine lui parle.

— Élisabeth, dit l'inspecteur.

— Oui, à vos ordres, mon général.

— Je voudrais que vous preniez des photos de la cabine et de la scène du crime. Et justement, j'ai mon appareil photo ici, dans ma poche.

— Quelle heureuse coïncidence !

— J'aimerais les avoir en double.

— Pourquoi en double, inspecteur ?

— Une série pour vous et une autre pour moi.

— C'est gentil. Fini satiné, mat ou glacé ?

— Glacé, c'est de circonstance.

— En couleur ?

— Bien sûr, pour le sang, c'est mieux.

— Quel format : quatre sur cinq, cinq sur sept ou huit et demi sur onze ?

— J'aimerais bien dix sur dix, mais huit et demi sur onze fera l'affaire.

— Est-ce qu'il y a une chambre noire sur le bateau ?

— À cette heure-ci, charmante Élisabeth, il doit y en avoir sûrement plusieurs, glousse l'inspecteur. Mais voyez plutôt l'agent de bord Paul Haroïd qui se fera un plaisir de développer tout ça. Et je suis persuadé que Larry Ception vous apportera tout ça demain avant le coup de midi. Venez avec moi

sur le pont, j'aimerais réfléchir à haute voix avec vous.

Sur ce, l'inspecteur, comme l'original qui prend son élan, quitte la cabine 054 en chantant : *All you need is love*, une très vieille chanson des Beatles qui ne sont plus d'ailleurs très jeunes...

*

Allez hop ! naviguez tous maintenant vers le chapitre 5 pour en savoir plus et que ça saute, tonnerre de Brest, comme dirait l'autre.

La veuve joyeuse

(résumé du chapitre précédent)

L'inspecteur ne dort plus.

Il est sur les nerfs.

Il prie. Il est sur les genoux.

Grâce à son cellulaire habilement dissimulé

dans sa chaussette beige,

il communique avec Élisabeth, sa collègue.

Elle lui promet de faire le nécessaire
aussitôt qu'elle aura fini de se maquiller.

Reconnaissant, l'inspecteur téléphone

pour qu'on lui envoie du parfum,

des fleurs et du chocolat.



— OUAIS, DÉCLARE L'INSPECTEUR EN ARBORANT UNE MOUE À LA QUASI-MODO, ENCORE UNE NUIT SUR LE CARREAU. SANS JEU DE MOTS. Une chance que j'ai fait une ronflette cet après-midi, car je ne pourrais plus tenir sur mes jambes.

— Oui, par chance.

— Il faut toujours battre le fer pendant qu'il est chaud. Élisabeth, je sais que nous sommes en vacances, mais dans le dictionnaire comme dans la vie, la justice, le travail et le succès arrivent avant le mot vacances.

— Par contre, le mot cadavre arrive avant le meurtre !

— Vous marquez un point, là. Mais est-ce que je peux compter sur vous ?

— Jusqu'à cent si vous voulez...

(Non, mais quel dévouement !)

— Bon, récapitulons :

— Ça ne sera sûrement pas long.

— Bon, un riche richard se fait tuer. Tout ce que l'on sait c'est qu'il s'appelle Dow Jones et qu'il était plein aux as et plein de problèmes. J'aimerais que vous preniez des renseignements sur lui : sa situation financière, son testament, son contrat d'assurance, son contrat de mariage, son dossier médical. J'aimerais aussi, si vous avez le temps, que vous contactiez la Maison Columbia afin de savoir combien il lui restait de CD à acheter avant la fin de son contrat.

Élisabeth sourit.

— Autrement dit, je veux tout savoir sur lui : sa vie mondaine, ses relations d'affaires, ses relations amicales...

— Oh ! à mon avis, il ne doit pas avoir beaucoup d'ennemis. Riche comme ça, ce sont plutôt des amis-sparadraps qu'on a.

— Chère Élisabeth, mon grand âge et ma vaste expérience vous affirment que l'on vit rarement sans se faire d'ennemis. Alors, comme l'assassin...

— Inspecteur !

— Oui, je connais votre théorie, mais enfin, laissez-moi continuer. Comme le ou la criminel-le, dis-je, est sur le bateau, parce qu'il y a tout lieu de croire qu'il ou qu'elle n'a pas déserté le navire en pleine mer... le

ou la coupable ne devrait pas nous filer entre les doigts-les mains. Et si la chance, le ciel est un peu avec nous, nous pourrions le-la coincer avant la fin de la croisière, ce qui nous laissera encore un peu de temps pour nous reposer et...

— Et... le ou la.

— Et... vous verrez bien, termine-t-il avec une œillade coquine.

— Okay, dit Élisabeth, grâce aux moyens de télécommunications que possède le paquebot, je pourrai facilement obtenir toutes ces informations d'ici quelques heures, si je commence tout de suite...

— À neuf heures, sur mon bur...

— Tout à fait, acquiesce Élisabeth, comme si nous étions au bureau. Et vous ?

— De mon côté, je vais aller prévenir la nouvelle veuve de son malheur, ce ne sera pas facile et j'essaierai d'interroger le dernier steward qui l'a vu. Je demanderai également au Docteur Maman de faire une analyse des cheveux trouvés dans la cabine de la victime. Donc, on se revoit dans ma cabine, pour plus d'intimité afin de confronter les résultats de vos recherches et de mes interrogatoires.

— Pour plus de discrétion, vous voulez dire...

— C'est ce que je voulais dire. Il ne faut pas amener tout le paquebot avec cette histoire de meurtre. La sérénité des passagers est essentielle. D'ailleurs, le secret ne devrait pas être trop difficile à garder. Les médecins doivent observer le secret professionnel ; quant au capitaine Morgan, il y va de son intérêt. Pour l'instant tout semble sous contrôle.

— Et le chef ?

— J'en fais mon affaire. Il est préférable qu'il reste en dehors de tout ça pour l'instant. J'aimerais lui faire une surprise. De toute façon, je l'informerai au besoin. Il verra aussi que nous ne chômons pas, même en vacances, surtout lorsqu'il verra nos feuilles de temps supplémentaire.

— Oui, vous avez raison. Pour en revenir au suicide, inspecteur...

— Je vais de ce pas retrouver la veuve, poursuit l'inspecteur en ignorant la remarque. Elle va sûrement pleurer tout le Niagara sur mon épaule.

— Mais inspecteur, la ...

L'inspecteur, tout futé qu'il est, devine tout. Il n'écoute pas. Il fait la sourde oreille et l'œil aveugle. Il est déjà sur le pont...

— ... thèse

puis dans l'ascenseur,

— du...

il longe la piscine,

— ... sui

il traverse maintenant le casino,

— ci...

il contourne le buffet et arrive dans la grande salle de bal.

— ... de.

Élisabeth respecte l'ordre alphabétique et demeure ahurie, déconcertée, pantoise, penaude et stupéfaite. Dans un souffle presque inaudible, elle murmure pour elle-même :

— Dans ce cas-là, je vais mettre la sourdine sur la thèse du suicide et je vais commencer mes recherches toute seule, tout de suite.

L'inspecteur poursuit sa marche de santé lorsqu'il est accosté :

— Besoin d'aide, inspecteur ?

— ...?!

— Je me présente : Bobby Bob Burlington, chef de police, ancien membre du 22^e Régiment et des Fusiliers Mont-Royal, soldat-major à la retraite, colonel intérimaire, j'ai été figurant dans les films : *Il faut sauver le soldat Ryan*, *Patton*, *Le jour le plus long*, ancien membre du FBI, de la GRC, de la RCMP, du CIA, du 2^e Bureau, de l'Interpol, de Scotland Yard également, sans oublier que je suis ceinture noire en Taï chi et que j'ai été doublure dans le film *IXE 13* et figu-

rant, figurez-vous, dans les romans de Bob Morane et dans les bandes dessinées de Dan Cooper et d'Astérix où je personnifiais un gladiateur romain. Splendide, de toute beauté ! Vous auriez dû me voir. Alors ?

— Alors quoi ?

— Je vous offre mes services. J'ai eu vent qu'un meurtre a été commis sur le bateau et j'aimerais vous donner un coup de main.

— Pas la peine. Vous êtes bien aimable, mais...

— J'insiste, insiste la vedette policière qui a fait ses preuves dans le passé.

— Moi aussi, j'insiste.

— En toute amitié et professionnellement, j'aimerais vous prêter main-forte.

— Écoutez, vous êtes très gentil, mais il est un peu tôt et pour l'instant, on n'est pas dans le jus comme vous dites au FBI.

— Mais quand même, voici ma carte, on ne sait jamais.

— Merci.

— Inspecteur, sachez que j'ai 250 hommes derrière moi pour vous seconder, le cas échéant.

— Où ça ? demande l'inspecteur en regardant par-dessus l'épaule de son interlocuteur.

— C'est une figure de style.

— Ah ! bon.

— Vous savez, avec une affaire de ce genre, 250 policiers, 250 hommes, 250 fins limiers, 250 agents sur lesquels on peut compter ; on tape dans le mille à coup sûr ! C'est fantastique, non ? Et ils peuvent vous régler ça en un tournemain.

— D'accord.

— Vous avez dit d'accord. Mais c'est formidable !

— Non, j'ai dit d'accord, mais ça voulait dire que c'est merveilleux de savoir qu'on peut s'appuyer sur 250 hommes.

— À la bonne heure.

— Je vous ferai signe, promet l'inspecteur en croisant ses lacets, ses doigts derrière le dos, une mèche de cheveux, ses jambes et ses bras.

— N'oubliez pas, Bobby Bob Burlington est là pour vous servir !

— Je n'oublierai pas... je dois me rendre à la salle de bal. Mille excuses.

Et le sparadrap, le pot de colle ambulante, l'ombre jaune, la tache, la peste s'éloigne enfin, et ce n'est pas trop tôt, car il se fait vraiment tard.

Dans la salle de bal

L'inspecteur cherche Mme Jones des yeux. La piste de danse n'est pas bondée, mais il y a encore quelques couples qui dansent et qui s'enlacent et quelques autres qui sont soudés ensemble pour mieux rester debout. Il est deux heures trente-huit du matin et les yeux se font plus petits, presque chinois.

L'inspecteur s'assoit et commande un verre de mousseux, histoire de ne pas être seul. Il est en devoir, mais cette fois-ci, il se fiche de la consigne car, de toute façon, ce n'est pas lui qui conduit le bateau ! Et si, par malheur, il abuse de l'alcool, il n'aura qu'à demander au petit steward au nez rouge de le raccompagner à sa cabine.

Près de sa table, une femme, une immense banquise avec une moustache et un triple menton parle à sa crème de menthe. Elle a l'air aussi riche et aussi vieille que la reine d'Angleterre. Ses bras fourmillent de bijoux et de breloques. À son cou, les hommes ne s'y pendent plus laissant plutôt la place à ses cinq ou six colliers de perles. Ses ongles sont verts, ses lèvres, rouges et sa chevelure est grise. Ça fait un peu kitsch et elle devrait refaire sa palette de couleurs.

L'inspecteur risque une approche :

— Madame Jones ?

— Effectivement et tout à fait, répond-elle du tac au tac et avec beaucoup d'autorité et un zeste de sourire de cocktail.

L'inspecteur ne pensait pas une seule seconde que la pêche en haute mer pouvait être aussi bonne, aussi rapide, à cette heure aussi tardive. Ciel qu'il a du flair ! Il s'en purlèche les babines à l'avance. Puis, il reprend son calme, adopte une voix grave de circonstance, sa voix de funérailles et de messe basse et s'adresse avec beaucoup de solennité à la veuve qui ne sait pas encore qu'elle l'est :

— Madame Jones, j'ai une cruelle nouvelle à vous apprendre...

— Allez-y, je préfère les bonnes nouvelles, mais je vous écoute quand même, jeune homme.

Provenant de cette bouche pâteuse et farcie de rouge à lèvres, ce qui pourrait ressembler à un compliment laisse l'inspecteur plutôt froid. C'est bien pour dire, dans la vie, on ne sait jamais ce qu'on veut.

— Madame Jones, vous êtes bien madame Jones, n'est-ce pas ?

— Oui. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

— C'est que...

L'inspecteur cherche ses mots. Les bonnes paroles qui feront que le choc ne sera pas trop dur à absorber.

— C'est que... c'est que votre mari est décédé...

— C'est tout ce que vous avez à m'annoncer, dit la grosse dame, les yeux aussi secs que deux raisins secs dans un dry martini.

— Oui, et malheureusement, je dois ajouter qu'il a été assassiné. Ma collègue et moi l'avons trouvé sans vie dans sa cabine.

— Je dois vous dire que vous ne m'apprenez rien là, mon cher monsieur.

L'inspecteur reste muet de surprise. Une vraie statue de cire. Lui qui pourrait faire parler un mime, s'il le voulait, reste sidéré.

Dans son désarroi, il croit même voir la dame sourire.

— Mon mari, monsieur Jones, a passé l'arme à gauche depuis plusieurs années et ce n'est pas aujourd'hui que je vais pleurer sur son triste sort. Je ne me suis jamais remariée et je suis bien heureuse d'être célibataire, dit-elle en pressant avec délicatesse le bras de son interlocuteur.

L'inspecteur, toujours bouche bée, en profite pour porter à ses lèvres son verre de

mousseux pour mieux encaisser le choc de sa déveine.

— Vous savez, dit-elle, il y a plus d'un chien qui s'appelle Fido...

— Oui, toutes mes excuses. Je suis désolé pour cette méprise d'amateur, madame Jones.

— Mais ça ne fait rien. Restez donc un peu avec moi et si vous voulez me faire danser, je ne refuserai pas, vous savez, roucoule-t-elle avec un sourire parfumé.

— Ce n'est pas de refus, vous savez, mais j'essaie d'arrêter. Par contre, pour être franc, je dois parler à Mme Jones, la véritable Mme Jones, le plus tôt possible. Peut-être la connaissez-vous ? Elle est mariée à M. Dow Jones, le richissime homme d'affaires.

— Mais oui, je suis une habituée des croisières et la Jones que vous recherchez danse là-bas. Elle se trémousse avec un vulgaire garçon de cabine. Quelle manque de classe, cette Lolita del Lasso !

— 'mande pardon ?

— Oui, Mme Jones ne s'appelle pas Mme Jones, inspecteur, car vous n'êtes pas sans savoir, que de nos jours, les jeunes filles conservent leur nom de naissance même après le mariage. Or, la Jones que vous cherchez est en fait Lolita del Lasso, une jeune espag-

nole splendide à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, qui danse le flamenco et tout ce qui finit en o ou en a et ce, avec une grâce infinie. Elle est jeune, belle et d'après ce que vous m'avez dit sûrement plus riche de quelques millions depuis une heure ou deux. Rien que d'y penser, je la déteste encore cent fois plus.

Satisfait d'apprendre tout ça en moins de six leçons, l'inspecteur conclut entre deux bâillements polis :

— Je dois maintenant vous fausser compagnie, madame, le devoir m'appelle. C'est un métier de fous vous savez, on n'a pas d'heures.

Et l'inspecteur fait ce qu'il faut : un élégant baisemain. Heureusement, la main était gantée...

Il quitte donc d'un pas léger cette femme à l'esprit ceint dans un corset.

*

Tout content de s'être si bien sorti de la fosse aux lions, l'inspecteur pousse d'autres bâillements qui pourraient avaler la mer entière. Un peu de repos ne lui ferait pas de tort. Après tout, il est déjà plus de trois

heures du matin et l'appel de la douillette est plus fort que tout.

« J'irai questionner la belle Lolita au saut du lit, demain matin. Après tout, rien ne presse, le macchabée est mort et la belle Lolita ne se sauvera pas du bateau. »

D'un pas lourd, le balourd se dirige vers sa cabine.

Arrivé près de la cabine 1015, l'inspecteur renifle déjà le doux parfum d'Élisabeth. Arrivé près de la 1033, c'est l'extase, mais il n'ose pas cogner à sa porte. Il est très tard, en fait autant pour lui que pour elle. Il s'enfonce alors dans l'obscurité de la cabine 1034... la sienne. Il n'ouvre pas la lumière pour épargner, à ses jolis yeux si sensibles, la cruauté de la lumière crue.

Il se déshabille* et se couche sagement**.

C'est le silence total. Le silence apaisant. On entend seulement le bruit des vagues comme une douce musique pour bercer les rêves.

Soudain, l'inspecteur se redresse dans son lit pour gentiment toctocquer sur la cloison de la chambre de l'adjointe, sa voisine

* Jeunes lectrices mineures, fermez vos yeux.

** Vous pouvez les rouvrir maintenant, sinon le reste du roman sera difficile à lire.

Dormez-vous ma chère Élisabeth ?

— ...Non, je fais semblant.

— Toujours aussi subtile...

Ça fait longtemps que vous êtes rentrée ?

— Non, à peine
deux minutes,
j'avais des heures
supplémentaires
à faire alors...

— Vous avez raison, c'est
un métier éreintant.
Même en vacances
ce n'est pas reposant.

— Je suis littéralement
morte !

— En tout cas, moi, j'en connais
un qui l'est plus que vous.

Silence de mort.

— Non, mais quelle idée
avec une arbalète !

— Je crois toujours
en ma thèse du suicide,
vous savez.

— Vous êtes bien la seule.
À mon humble avis,
il s'agit d'une vengeance.
Une affaire de cœur

ou d'argent. Ou un savant
mélange des deux.

— Vous avez des preuves ?

— Non, mais je compte sur vous
pour me les fournir...

Hi. Hi. Avez-vous eu le temps
de mettre la main
sur certains renseignements ?

— Oui, mais je voulais
vous en faire part
demain matin,
car je suis franchement
crevée, inspecteur.

— Je vous comprends.

— Nous reparlerons
donc de tout cela
à tête reposée.

— Comme vous voulez.

Silence noir.

— À mon avis, la belle Lolita,
madame Jones, je veux dire,
n'a pas les mains blanches.
Et le steward,
que je n'ai pas encore interrogé,
pourrait, à mon avis,
faire un excellent assassin,
poursuit l'inspecteur.

— ...

— On a beau dire que le crime
ne paye pas, il profite
toujours à quelqu'un.

Cherchez à qui profite le crime
et vous aurez le coupable,
me disait l'un de mes profs...

— Huum. hum.

— Élisabeth, je ne sais pas
comment vous dire ça,
mais lorsque je suis auprès
de vous, je me sens rajeunir de
vingt ans. Élisabeth, c'est plus
fort que moi...

— ... ZZZZ

— Élisabeth, vous dormez !
Vous dormez, répète l'inspecteur
au bord de l'indignation
et au bord de sa couchette.
Et en plus, vous ronflez !

— rrooonn.

L'inspecteur, déçu de ce dialogue de
sourds, qui s'est transformé à son insu en
monologue tout court, se recouche.

La nuit tangu. Le bateau aussi forcé-
ment.

Le sommeil est de plomb.

Le silence est d'or.

La parole est d'argent.

Le mercure est à la hausse.

Le cuivre est repoussé...

Moi, je suis épuisé. Je crois que j'écris n'importe quoi. Par contre, je prends les mêmes lettres qu'Albert Camus et Denis Côté, mais je ne les mets pas dans le même ordre... je me dirige tout droit vers le MétroStar du livre de l'année, mais si je le rate, ne pleurez pas pour moi.

Je vais aller dormir moi aussi, ça ne me fera pas de tort !

Allez, bonne nuit ! Bons rêves, pas de puces, pas de punaises ! comme disait ma grand-mère.

Réflexions sur le pont

(résumé du chapitre précédent)

Élisabeth n'a pas aussitôt mis son joli pied
dans le repaire pépère des Banditos
qu'on lui met la main au collet
de fourrure (c'est l'hiver).

Deux minutes plus tard,
Élisabeth se retrouve avec l'inspecteur
dans un cagibi noir et sordide.

— Pour un sauvetage, c'est tout un sauvetage !

L'inspecteur n'ose pas téléphoner
à son supérieur pour ne pas passer
pour un idiot...

Et en plus, c'est sûrement un interurbain.
Et à frais virés, le grand chef n'apprécierait pas.
Mais l'inspecteur ne téléphone pas, surtout
parce qu'on lui a confisqué son cellulaire.

Ce qui est une bonne raison.

Ce qui fait dire à Élisabeth :

— Quand ça va mal, ça va mal !



L'INSPECTEUR EST SUR LE PONT, HUMANT L'AIR DU LARGE COMME SI C'ÉTAIT UN BON CAFÉ COLOMBIEN. Il est là, assis, laissant son regard mi-vaporeux, my-ope voguer vers le large, analysant, ressassant, étudiant, examinant, explorant, ruminant, épluchant une bonne douzaine de grandes questions sur la vie. Ah ! le sens de la vie avec un grand V. L'inspecteur se pose toutes ces questions en se gardant bien d'y répondre toutefois, car selon sa philosophie : quand on a toutes les réponses, la vie devient moche. C'est comme l'avenir, le prédire c'est bien, mais l'inventer c'est encore mieux.

- Quand on tue le temps, est-ce que c'est de la légitime défense ?
- Quand on danse le meringue comme au chapitre 3 ^{1/2}, est-ce qu'on a l'air tarte ?
- Si un assassin descend un escalier,

est-ce qu'on doit l'arrêter ?

- Les chercheurs d'or ont-ils toujours mauvaise mine ?

- Quand on enquête avec diligence, est-ce qu'on peut monter sur nos grands chevaux ?

- Quelle est la vraie couleur du caméléon ?

- Peut-on vivre en paix à Grenade ?

- Peut-on se permettre d'être laid à Nice ?

- Peut-on vivre maigre en Grèce ?

- Pourquoi les vaches se lèvent-elles à l'heure des poules ?

- Les daltoniens peuvent-ils voir la vie en rose ?

- Les pompiers, une fois vieux, finissent-ils leurs jours dans un foyer ?

L'inspecteur est toujours perdu dans le dédale de ses pensées lorsque, soudainement, il entend une musique féminine derrière lui.

— Est-ce que ce serait Élisabeth ?

— Tiens, tiens, l'inspecteur du pont qui nous pond des réflexions extraordinaires. Vous avez l'air de réfléchir, c'est une première, souligne Élisabeth avec aplomb.

— Ce matin, oui, en effet, répond le grand penseur sur sa chaise en rotin. Je me

pose des tas de questions importantes : est-ce que les poissons boivent de l'eau ? Pourquoi les requins laissent-ils dépasser leur aileron quand ils nagent ? Mais revenons à nos moutons ; au fait, pourquoi les moutons frisent-ils ? Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Avez-vous des nouvelles fraîches concernant mesdames Marsch-Malo, Nicole St-Martin, Richard et... tutti quanti ? Ça fait beaucoup de monde tout ça !

— Tutti Quanti se porte plutôt mal, il a eu un accident de voiture. La voiture est une perte totale et lui ne vaut guère plus.

— Ah bon ! je ne savais même pas qu'il savait conduire, poursuit l'inspecteur en blaguant.

— Oui, j'ai d'autres nouvelles fraîches. Mon fils Stéphane va très bien. Regardez le beau dessin qu'il m'a fait parvenir par télécopieur.



— Magnifique ! ironise celui qui aimerait bien repeindre sa salle de bains. Donnez-le-moi, je vais le faire laminer tout de suite.

— Vous vous moquez de moi, inspecteur ?

— À peine.

— Et tout va pour le mieux à l'école, reprend Élisabeth. Quant à grand-maman, c'est le bonheur total avec son petit-fils... C'est la vie rêvée pour tout le monde, quoi !

— Oui, c'est beau la famille, mais j'aimerais avoir davantage de nouvelles de Marsch-Malo, St-Martin et le reste de la bande. Je sens qu'on part de loin, mais on va sûrement finir par arriver quelque part.

— Oh ! les nouvelles sont fraîches, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'elles soient bonnes. Allons-y méthodiquement. Je vais vous brosser un tableau général... j'ai toujours rêvé de devenir enseignante. Tout d'abord, commençons par Ignasco et Richard. Deux coquins prudents qui ont filé à l'anglaise avant que le bateau coule à pic. Ce sont deux cadres intermédiaires qui ont eu vent du désastre et qui ont levé les voiles, il y a plus d'une semaine, sans rien dire à personne. M. Jones n'était pas encore au courant... il semble, par contre, qu'il voulait les congédier, mais ce n'est pas très clair.

— Ils sont partis en même temps ?

— Oui, les deux ensemble, le même jour. Ils ont mis sur pied une mégalibrairie au centre-ville.

— Ils vont vivre maigres. Mais cela aurait pu être pire, ils auraient pu décider de devenir écrivains !

— Je ne le vous fais pas dire.

— Bon, quant à Mme Marsh-Malo, c'est une fidèle amie d'enfance, millionnaire elle aussi, mais prudente dans ses investissements, car elle n'a pas tout misé, loin de là, dans l'affaire Brim-X. M. Jones lui en aurait tenu un peu rigueur, mais rien de bien grave.

— Et Nicole St-Martin ?

— Nicole St-Martin est une cadre supérieure et une collaboratrice fidèle et dévouée à M. Jones. Impossible de la rejoindre, elle est en Afrique du Sud pour constater l'ampleur des dégâts.

— Et ce Daniel, qui est-ce ?

— Il s'agit plus précisément de Daniel Raphaëlo Da Vinci diCaprio Della Vista Nuevo.

— Le pauvre, il a dû savoir écrire correctement son nom en sixième année seulement ! Et encore !

— Effectivement, dit Élisabeth en bougeant ses oreilles.

— Dans ce cas, pour abrégé, appelons-le seulement Daniel Raphaëlo Da

Vinci diCaprio Della Vista, ce sera plus court.

— Excellente idée. J'admire votre efficacité. Alors, ce fameux Daniel, qui figure au début du mémo, est son ami depuis toujours et un collaborateur de tous les instants. Ils ont fait les 400 coups ensemble ainsi que les Hautes Études Commerciales. D'après mes renseignements, M. Jones avait une confiance absolue en Daniel. Je lui ai même parlé ce matin, à l'aube, pour lui apprendre la funeste nouvelle. Il était franchement consterné.

— Vraiment ?

— Absolument. En un mot comme en cent, comme il n'y a aucune de ces personnes qui voyage sur ce paquebot, ça ne nous avance pas à grand-chose. Je suis toujours aussi étonnée de voir leurs noms figurer sur la dernière note de M. Jones. Il ne peut s'agir d'après moi que d'un message codé...

— Tut ! Tut ! Tut ! Ne recommencez pas que diable !

Élisabeth fait la moue, mais pas longtemps.

— Et le testament ? demande l'inspecteur,

— Le testament est plus révélateur.

— Dites-moi tout et ne me cachez rien.

— M. Jones laisse toutes ses actions à son associé Daniel Raphaëlo Da Vinci diCaprio DellaVista... Les actions valent plusieurs millions à ce qu'il paraît, mais il faut que je consulte les dernières cotes boursières pour avoir une idée plus précise. La débandade aurait pu avoir des effets plus que désastreux. Il laisse la limousine à Maurice, son chauffeur et quelques sous à Marcel, son coiffeur.

— Et pour Lolita ?

— Rien. Son nom n'est même pas mentionné dans le testament. Toutes ses propriétés reviennent à ses ex-femmes et à ses deux enfants. Tous les biens matériels et l'argent en banque sont divisés en cinq parts égales.

— Et que laisse entendre le contrat de mariage ?

— Peu de choses, mais l'essentiel est là. M. Jones et la jolie Lolita, que je n'ai point encore vue de mes yeux vue, étaient mariés en société d'acquêts. C'est-à-dire qu'advenant le divorce, la séparation, chacun reprend les biens qu'il avait avant le mariage. M. Jones possédait tout. Lolita del Lasso n'avait que la beauté et la jeunesse.

— Ce qui n'est pas rien lorsqu'on est rendu vieux et pauvre.

— Ce qui n'est pas rien, je vous l'accorde.

— Donc, selon le contrat de mariage et le testament, poursuit l'inspecteur, la mort de Jones ne rapporte rien qui vaille à Lolita. Il faut croire que les ex veillaient au grain. Tout ça excuse Lolita, par conséquent.

— Ne sautez pas trop vite aux conclusions, inspecteur. J'ai ici le contrat d'assurance de M. Jones.

— Pourtant en affaires, il ne manquait pas d'assurance... ni d'audace.

— Oui, mais c'est ici que l'affaire se corse comme disent les producteurs de café. Le contrat d'assurance-vie prévoit qu'à la mort de M. Jones, madame reçoit la coquette somme de trois millions de dollars !!!*

— Bigre ! Trois millions !!! C'est un sacré bon mobile. J'en connais qui tueraient pour moins que ça !

— Ah ! oui ? Avez-vous des noms ?

— C'est que... euh !

— On passe à un autre appel. Par contre, il y a un hic, comme disent les alcooliques. S'il s'agit d'un meurtre ou d'une mort naturelle, bien sûr, les trois millions sont versés

* Un ! pour chaque million, ça c'est du style.

à la bénéficiaire. Mais s'il s'agit d'un suicide et je vous lis la clause :

Élisabeth fouille dans ses papiers.

L'inspecteur dans son nez...

— ... *si pendant les deux premières années qui suivent l'entrée en vigueur de cette police, la personne assurée meurt de sa propre main ou de son propre fait, qu'elle soit saine d'esprit ou non, l'obligation de la compagnie est limitée au seul remboursement des primes versées et ce, sans intérêt.* Or, le mariage n'est consommé que depuis 14 mois. Ce qui renforce votre thèse du meurtre.

— Vous m'en voyez fort aise. Bien, et l'état de santé du mort était comment ? si je puis m'exprimer ainsi.

— Assez mal en point. Il avait l'âge de ses artères. Il avait soixante-dix ans, mais son cœur en avait plus de quatre-vingts. Il faisait peu d'exercices, un peu d'embonpoint comme certains, hum ! hum ! ... beaucoup de stress. Donc, tout n'allait pas très bien côté cœur et ce, dans les deux sens du terme, je crois. Il vivait comme une pharmacie ambulante. Évidemment, quand on a soixante-dix ans, on n'en a pas vingt. À mon avis, malgré ses millions, il n'était pas parfaitement heureux.

— Toujours le vieux cliché du milliardaire malheureux et du pauvre heureux à

ce que je vois. Vous êtes d'un romantisme indécrottable, chère Élisabeth. J'ai hâte que vous me présentiez un millionnaire heureux et un pauvre malheureux !

— En résumé, ses affaires déclinaient et ses amours aussi.

— J'aimerais résumer aussi, plaide l'inspecteur : si c'est un meurtre, Lolita pourrait toucher les trois millions, si le tribunal l'acquitte. Ce qui valide ma thèse du meurtre. Par contre, si c'est un suicide, elle ne touche rien. Or, disons que le vieux se suicide pour la faire suer un brin, ce qui renforce votre thèse du suicide. Mais l'arbalète dans tout ça ? L'arbalète ? répète celui qui pourrait faire avaler trois kilos de crème glacée à une anorexique.

— Ça demeure un mystère. Mais je trouverai bien.

— Selon vous, Lolita était-elle au courant qu'elle était l'unique bénéficiaire de cette police d'assurance ?

— Ça ne fait aucun doute, inspecteur.

— Et dans ce cas-ci, il n'y a rien de plus sûr que le doute. Lolita était pressée de toucher le magot. Les vieux ont parfois la vie longue vous savez. Les vieux vivent généralement longtemps, plus longtemps en fait que les jeunes qui meurent tôt. Si Lolita était si pressée de toucher le magot,

peut-être s'était-elle trouvé un amant pour faire la sale besogne à sa place et devenir rapidement une riche veuve sans attendre les bontés hasardeuses de Loto-Québec ?

— C'est une hypothèse. Mais si Jones s'est suicidé, c'est peut-être justement pour éteindre de façon malicieuse la cupidité de la belle Lolita. Le contrat d'assurance a été signé quelques jours avant le mariage. Et rien ne nous dit que cela n'a pas été fait sans quelques pressions sur lui.

— Ce qui laisse croire que ce mariage était très profitable à Lolita, advenant le décès prématuré ou non de Jones.

— Exactement.

— En tout cas, il y en a qui savent vraiment se placer les pieds !

— Oui, les danseurs, les podiatres, les vendeurs de chaussures, ceux qui font des mises à pied, le pied de grue et ceux qui font des pieds et des mains... précise Élisabeth.

C'est sur ces révélations intéressantes qu'on interrompt inopinément la conversation de nos deux héros. En effet, un steward tiré à quatre épingles tend à madame, sur un plateau d'argent, une enveloppe.

— Voici ce que vous avez demandé, madame.

— Merci.

Et le steward se retire lentement feignant subtilement d'attendre un pourboire. Élisabeth fait l'aveugle qui n'entend rien. Elle n'a pas son sac à main, ce qui explique aisément son avarice momentanée.

— Sont-ce les derniers résultats du Super 7 ? s'enquiert l'inspecteur, avec sa voix de baron.

— Non, ce sont les cotes de la bourse concernant BRIM-X. J'ai aussi demandé un graphique révélant les hauts et les bas de la compagnie au cours des six derniers mois.

Élisabeth décachette l'enveloppe.
Schritche !

Elle parcourt la feuille avec un regard d'experte.

— Ciel !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ciel, c'est l'enfer.

— Mais soyez un peu plus précise, chère collègue.

— C'est que le Vieux est totalement ruiné ou presque. BRIM-X ne vaut plus un clou depuis deux jours. Donc, juste avant son sui... avant sa mort, je veux dire. Le gisement d'or qu'on aurait trouvé en Afrique du Sud était une arnaque du premier au dernier jour. Les actions se chiffraient à

45,48 \$ en janvier dernier et, aujourd'hui, elles n'en valent plus que 0,11 \$. C'est la catastrophe. C'est la ruine et je crois que M. Jones n'a pu encaisser le coup, c'est le cas de le dire.

— Ça se comprend.

— Bien sûr, il a presque mis tous ses œufs dans le même panier, mais il lui restait tout de même quelques propriétés. Par contre, l'essentiel de sa fortune a disparu en fumée, en l'espace de quelques jours.

— Ah ! L'or, la couleur du rêve. Mais ne croyez-vous pas que ce Daniel diMachin, par exemple, aurait pu charger quelqu'un pour venir éliminer Jones, ici sur le bateau ? Car lui aussi a sans doute perdu sa chemise dans cette affaire de faux gisement en Afrique. Des mercenaires, il y en a à tous les coins de rue si on cherche bien. Il suffit de se pencher pour trouver des hommes prêts à exécuter tout ce qui bouge.

— C'est une possibilité possible.

— Un steward par exemple, un nouveau... Il faudrait que vous épluchiez la liste du personnel à bord pour voir qui sont les dernières personnes embauchées. On pourrait peut-être trouver quelque chose de ce côté.

— C'est votre meilleure idée de la journée, inspecteur.

Mais celui-ci reste songeur.

— L'arbalète, poursuit-il, il avait l'embaras du choix. Un peu de poison et tout se serait terminé avant même qu'il écrive correctement sur son fichu mémo, le mot ciguë ou arsenic. L'arbalète, je n'arrive pas à y croire. Une arbalète, ce n'est tout de même pas un boomerang ! La fléchette n'était pas recourbée. Ah ! si les murs qui ont des oreilles pouvaient parler ou encore si les chiens pouvaient parler, ça nous arrangerait terriblement. Ma foi, résoudre ce meurtre, c'est comme essayer de trouver une aiguille dans une botte de foin, conclut l'inspecteur.

— Pour l'aiguille, rien de plus facile !

— Vous dites facile ? Bel exercice de patience, oui.

— Pas du tout. C'est aussi simple que de trouver une carte de hockey dans une boîte de céréales. Pour l'aiguille, il suffit de faire brûler la botte de foin... d'attendre un peu, puis de retirer l'aiguille grâce à un aimant. Vous voyez, c'est simple comme bonjour !

L'inspecteur ne réplique pas. C'est mieux ainsi.

Mais, comme une vieille commère, il se ravise :

— Je vais voir Lolita.

Le grand sot sonne l'assaut auprès de Lolita del Lasso

(résumé du chapitre précédent)

Magnanimes, leurs geôliers
leur ont offert une suite royale.
Une chambrette avec salle de bains.
L'inspecteur ronfle comme du poisson pourri.
Mais heureusement, Élisabeth est aux aguets.
Elle lance un message codé et plastifié
dans la cuvette des toilettes.
Elle tire la chasse d'eau.
Elle croise les doigts.
Elle carbure maintenant à l'espoir.
Son plan Ning est bon.
Mais son plan B fonctionnera-t-il ?
L'inspecteur, lui, dort encore sur le plan C...!



L'INSPECTEUR FRAPPE À LA PORTE DE LA CABINE 055. TROIS PETITS COUPS. COMME UN CODE SECRET.

Lolita en met du temps. Elle n'est pas pressée. L'émotion sans doute, car elle doit bien savoir à l'heure qu'il est que son vieux est décédé.

La porte s'ouvre enfin.

La jeune veuve apparaît dans toute sa splendeur. Sa beauté pourrait inciter tous les moines d'Oka à défroquer sur-le-champ. On dirait l'Immaculée Conception, mais en noir. Lolita demeure très jolie même sans maquillage, ce qui est assez rare, surtout le matin. Sa peau est blanche, mais ses yeux sont un peu rouges. La peine ou un cil dans l'œil ? Va savoir.

Sans faire ni une ni deux, l'inspecteur n'y va pas par quatre chemins ni avec le dos de la cuillère, il ne met pas de gants blancs

et il passe à l'assaut en attaquant sauvagement comme un taureau en folie.

— Bonjour, je suis inspecteur de police.

Il sort son badge et du même coup, sa carte de membre du Club Price restée coincée avec son badge.

— Moi aussi, j'ai cette carte, avoue candidement la jolie bouche.

— Vous êtes de la police, murmure l'inspecteur interloqué.

— Mais non, je suis membre du Club Price, moi aussi.

— Ah ! bon...

L'inspecteur reprend vite ses esprits et lance son premier dard.

— C'est vous qui l'avez tué !

— Oui, parfaitement.

— Et vous me dites ça sans sourciller ?

— Exactement. Il m'empêchait de dormir depuis quelques heures. À un moment donné, j'ai même crié : Combien de fois faudra-t-il que je te tue pour que tu meures ?

L'inspecteur est sidéré devant l'incongruité de ces réponses.

— Ce n'est pas une raison ! bafouille-t-il, indigné. On ne trucidé pas pour si peu.

— Chez moi, si.

— Et vous l'avez tué, comme ça, tout bonnement ! À bout portant ! De sang-froid !

— Oui, d'un seul geste, brusque, PAF ! et c'en était fait. Pas de pitié pour les bestioles de son espèce.

L'inspecteur devient blême, au bord de l'incrédulité. Comment une femme aussi jolie peut-elle être aussi sordide et morbide et cruide... cruelle, tout à la fois ?

— Dans ce cas-là, je me vois dans l'obligation de vous passer les menottes *illico* * et de vous lire vos droits, sans plus tarder.

La déesse le regarde, sidérée.

— Tout ça pour un moustique ! Vous y allez un peu fort, inspecteur.

— Un quoi ? Un mou... un moustique !

— Oui, un moustique. Il bourdonnait dans ma cabine en faisant du rase-mottes une bonne partie de la nuit. Quand j'en ai eu ras le bol du rase-mottes, je l'ai rayé de la carte, voilà.

— Dans ce cas, vous avez bien fait. Est-ce que je peux entrer quelques minutes pour vous poser quelques questions ?

— Faites, dit-elle d'un ton théâtral, le tout accompagné d'un large geste de son bras recouvert d'une élégante mousseline diaphane.

* Les menottes *Illico* sont de fabrication italienne et fournissent à l'inculpé un inconfort incomparable. On s'attache très vite à ce nouveau type de menottes, car on ne s'en sépare pas facilement.

Lolita pose sa main contre le chambranle de la porte, pose un regard incendiaire sur l'inspecteur... elle pose vraiment comme un mannequin, quoi !

— Dans son for intérieur, l'inspecteur se dit : « Pose toujours mon lapin, car c'est moi qui pose les questions ! »

L'inspecteur jette un rapide coup d'œil sur le luxe de la cabine. Elle ne se refuse rien la petite.

— Alors, vous êtes au courant de l'affreuse nouvelle ?

— Oui, on ne parle que de cela sur l'étage.

— Et c'est le seul effet que ça vous fait ?

— Mes émotions, inspecteur, ne vous concernent pas. Je les garde pour moi.

Coriace comme un requin la belle Lolita. Elle ne mord pas et c'est tout juste.

— Et les trois millions, vous les gardez aussi pour vous, j'imagine, dit-il en contre-attaque, bien décidé à ne pas s'en laisser imposer.

— Trois millions, trois millions, il n'y a pas de quoi faire les gorges chaudes ou fouetter un chat. C'est ce que touche un minable pousseur de rondelles en caoutchouc et je ne parle pas des lanceurs de ballons dans un panier percé ou encore d'un frappeur de chandelles au champ gauche.

— L'argent, c'est bien beau, renchérit l'inspecteur, mais il n'y a pas que cela dans la vie. Justement, ma grand-mère disait souvent à ma sœur : « Ne pense pas au lit dans lequel tu coucheras, mais écoute plutôt le cœur qui bat dans ta poitrine. »

— Je n'ai jamais connu votre grand-mère, siffle Lolita.

Une réponse plus sèche que le Sahara qui bouche à fond l'inspecteur. S'il veut jouer au prédicateur, il peut repasser, semblent dire les sourcils de Lolita.

— Au fait, qui vous a appris la macabre nouvelle ?

— Oh ! c'est un steward.

— On peut savoir son nom ?

— Pas d'objection Votre Honneur, c'est Pierre Stewart. Un homme très sympathique. Assurément le plus beau steward de toute la croisière.

— Et j'imagine qu'il danse bien ?

— Parfaitement. J'ai dansé avec lui une bonne partie de la soirée. Dow filait un mauvais coton comme disent les grands couturiers ; il avait le moral à plat et la batterie à terre comme disent les mécaniciens ; alors, au lieu de m'ennuyer à mourir avec lui comme disent les croque-morts...

— Votre expression est un peu déplacée, je crois.

— ... j'ai donc décidé d'aller prendre l'air sur le pont Da Vignon et j'ai fait la connaissance de cet être fort charmant qui se prénomme Pieerrrreu.

— Vous liez vite connaissance à ce que je vois.

— La vie est si courte. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Et vous avez dansé toute la nuit ?

— Oui. Ce qu'il en restait. Et c'est là que Pieerrrrreu m'a appris, en revenant du bar, que Dow était décédé... assassiné, devrais-je dire. Plusieurs personnes semblaient déjà au courant sur le bateau.

— Je ne voudrais pas retaper sur le même clou, mais cette mort n'a pas l'air de vous ébranler plus qu'il ne le faut.

— Vous avez raison, murmure Lolita en reprenant son calme et en laissant la hyène au vestiaire. C'était un mariage de raison, une union d'affaires, si vous préférez. M. Jones aimait être accompagné d'une jolie femme dans tous ses déplacements et comme cela avait un prix, il le payait.

— Ça ne vous gênait pas cette façon de monnayer votre jeunesse, votre beauté ?

— Faut croire que non. De toute manière, Dow me laissait passablement libre. Il fallait seulement que je sois discrète.

— Disons que vous ne l'avez pas tellement été hier soir.

— Disons aussi qu'il n'y aura pas de conséquences trop graves.

— Selon mes sources, qui sont intarissables, comme celles de l'eau Perrier, M. Jones n'a-t-il pas connu quelques déboires boursiers ces derniers temps ?

— Oui, mais il m'en parlait peu. Je le sentais nerveux et angoissé, mais il gardait tout pour lui comme un jeune chien qui surveille son os. Je sentais que ça ne tournait pas rond ces derniers jours. La bourse asiatique a fait des chutes spectaculaires, de quoi donner une jaunisse à un Jamaïcain. Et je ne parle pas de la crise soviétique où le rouble est carrément dans le trouble.

— Je constate que les marchés boursiers ne vous sont pas étrangers.

— Oui, j'ai obtenu une petite maîtrise en sciences économiques à Harvard, très cher. J'ai toujours adoré les études.

— Oh ! je vois, dit celui qui a terminé avec la note *passable* son petit cours de policier 101 à Nicolet. Vos parents sont enseignants ?

— Non, ils sont divorcés.

— 'mande pardon. Pour revenir à M. Dow Jones, comment qualifieriez-vous vos rapports avec lui ?

— C'est que...

— Je sais que ce n'est pas facile d'appeler un chat un chat, mais exprimez-vous en toute quiétude. Cette conversation restera privée. Alors pour la chose... la bagatelle... la galipette, la..., enfin vous voyez où je veux en venir, dit l'inspecteur qui voulait être plus clair qu'un prof de sexo.

— Parfaitement. Disons que nous avons des rapports plutôt strictement économiques et sociaux. Je l'accompagnais dans les cocktails, à l'opéra où je m'endormais avant la fin et à notre résidence... où, là aussi, je m'endormais avant la fin... la fin du film, je veux dire.

— Vous ne...

— Non, je ne...

— Vous ne ne jamais...

— Je ne ne presque jamais... rarement en tout cas...

— Bon, je ne ne n'insiste pas. C'est ce qui explique du moins que vous occupiez la cabine 055 et non la 054 avec lui.

— Précisément. J'étais pour lui un bibelot, une potiche en quelque sorte, qu'il promenait pratiquement partout avec lui.

— Avouez que vous espériez sa mort. Secrètement du moins, non ?

— Oui, un peu, beaucoup, passionnément, comme dit la chanson, mais j'es-

pérais évidemment qu'il crève. Dire le contraire serait mentir. D'ailleurs, il n'était plus très jeune et sa santé était déclinante comme les marchés boursiers par les temps qui courent. Pourquoi souriez-vous ?

— Je repensais au bibelot...

— Oh ! vous savez, dans ces milieux de la haute finance, on échange des femmes comme des actions. Je ne sais pas si vous lisez les revues à potins, mais M. Jones changeait fréquemment de femme, presque à tous les trois ans.

— Aah ! comme une automobile.

— Votre remarque est un peu déplacée, je crois, lance Lolita pour remettre la pareille à son vis-à-vis. Jones aimait défrayer la manchette par ses cadeaux somptueux ou ses mariages à la chaîne. Tout ça, c'était pour épater la galerie, pour étaler son fric et son pouvoir devant tout le monde.

— Je vois. Toujours selon mes sources, il semblerait que M. Jones ait tout perdu ou presque lors de ses derniers investissements en Afrique du Sud. En tout cas, ses liquidités ont coulé dans la mer morte des pertes boursières.

Lolita ne bronche pas. Elle savait tout ça avant lui, c'est certain.

— Heureusement, continue l'inspecteur, la compagnie d'assurance est dans une meilleure position.

— Maintenant, si vous n'avez pas d'autres questions à me poser, j'aimerais que vous me laissiez seule, susurre la veuve.

— Ça tombe bien, car moi aussi, je dois vous quitter. Je vais aller interroger votre ami... Pierre Stewart, le steward.

Cette fois, la jolie brunette blanchit. Elle devient aussi pâle qu'un écran de cinéma... avant la représentation. Et elle paraît aussi angoissée et nerveuse qu'une dinde à l'approche de Noël.

— Est-ce bien nécessaire ? murmure-t-elle d'une voix en voie de disparition et en se rongeanant férocement un ongle. À ce rythme-là, elle sera manchote avant d'arriver à Cuba.

— Pourquoi ne le serait-il pas ?

— Parce que... pourquoi tourmenter les âmes innocentes ?

— Innocentes jusqu'à preuve du contraire. Oh ! une dernière faveur : je vous demanderais de ne pas quitter le bateau, recommande l'inspecteur avec un petit rictus bête et méchant que la belle ne remarque pas. Vous faites une trop jolie suspecte, achève-t-il, la main sur la poignée de la porte.

Et avant que Lolita del Lasso ne chasse la remarque peu subtile, l'inspecteur est déjà sur le pont en train de se frotter les mains de joie. Il la tient sa coupable. Sans doute n'a-t-elle pas commis ce crime affreux toute seule, mais il mettrait sa main au feu, pour la deuxième fois de la journée, que Lolita n'est pas aussi innocente qu'elle en a l'air.

Il s'agit maintenant de trouver son complice. Ce qui ne devrait pas être trop compliqué pour un seul homme.

— Un suicide ! Un suicide, ricane-t-il, sacrée Élisabeth va !

Les enfants, y' a que ça de vrai (mais seulement quand ils sont fins)

(résumé du chapitre précédent)

Un préposé de la ville
qui travaillait (!) dans les égouts...
c'est la sanction prévue lorsqu'on arrive
en retard trois mois consécutifs,
découvre miraculeusement le message
(remarquez que l'auteur veillait au grain).
Bob Morlane, puisque c'est son nom,
court aussitôt avertir la police...
ce qui lui donne l'idée de changer de carrière
et de devenir messenger.
Ah ! le hasard tout de même !



— **V**OUS AVEZ L’AIR TOUT HEUREUX,
LANCE ÉLISABETH. VOUS AVEZ
UNE TÊTE DE JEUNE MARIÉ.

— Vous ne croyez pas si bien dire, chère
Élisabeth de mon cœur. Je crois que je tiens
notre coupable.

— Ah ! oui.

— En effet, je soupçonne fortement la
belle Lolita qui, pour se débarrasser de son
affreux jojo, l’a liquidé avec l’aide d’un
complice qu’il me reste à trouver et tout ça
pour toucher le pactole. Ciel ! que les gens
sont vénaux ! Et votre thèse du suicide
s’élabore tranquillement ? demande-t-il
avec une pointe d’ironie extralarge avec
piments forts.

— Pas vraiment, non. Il y a comme
quelqu’un quelque part qui m’en empêche
en me confiant toutes sortes de petites mis-
sions pour me détourner de mon but pre-

mier. Mais, envers et contre tout, contre vents et marées, j'arriverai à mes fins avant d'accoster à Cuba.

— Je vous le souhaite, mais je tiens à vous aviser que je détiens une bonne longueur d'avance.

— Vous connaissez la fable de la cigale et de la tortue ?

— Oui, « la tortue ayant dansé tout l'été se trouva fort menue quand la bise fut venue... »

— Ce n'est pas tout à fait ça, mais vous êtes dans le taon... Alors, méfiez-vous, je pourrais vous surprendre au fil d'arrivée.

— En tout cas, je ne suis pas du genre qu'on mène en bateau. De mon côté, ça avance terriblement. Si vous aviez vu la belle tête de coupable que Lolita del Lasso m'a présentée, vous auriez tout compris d'un seul coup et je le répète d'un seul coup.

— Oui, mais soyez sérieux inspecteur, on ne peut pas accuser quelqu'un simplement à cause de sa bouille, de son faciès, de sa figure décontenancée. À ce compte-là, les prisons seraient archibondées.

— Je suis totalement d'accord avec vous, mais si vous aviez vu cette tête-là, ça prouvait tout de même quelque chose. Si elle était blanche comme neige, elle n'aurait pas eu cette réaction. Sachez que je sais lire dans

le cœur des gens, sur les lèvres, dans leurs pensées lorsqu'ils en ont et dans les tasses de thé aussi lorsqu'elles sont mal lavées. Or, cette femme-là est coupable au cube. Le remords la ronge de tous bords, tous côtés. Sa panique se voyait comme le nez au milieu de la figure. Pour l'instant, je laisse mijoter. Lolita va éclater et tout déballer d'un instant à l'autre, j'en mettrais...

— ... ma main au feu, oui, je connais la chanson.

— Il ne me reste plus qu'à interroger le fameux steward, Pierre Stewart, pour connaître le fin mot de l'histoire. Et j'y vais de ce pas. Mais vous me rendriez un énorme service si vous me dénichiez un max d'infos sur ce mec, implore celui qui a vu trop de films américains doublés in Paris.

— Faut croire que c'est devenu ma spécialité !

— En effet et le temps presse, chère collègue, car on ne peut laisser circuler impunément un criminel comme ça.

— Prenez le temps de relaxer un moment, avec moi, sur le pont. Calmez vos esprits. Et vous verrez encore plus clair dans cette affaire.

— Vous en êtes sûre ? Vous ne me tendez pas un piège pour me retarder dans mon enquête ?

— Vous me prêtez de bien vilaines intentions, j'ai l'esprit sportif, inspecteur, vous me connaissez.

— Oui, mais pas tant que ça...

— Allez, allons sur le Pont des Soupairs, pour marcher un peu et pour parler d'autres choses. Pour nous aérer et désembourber l'esprit. Profitons pleinement de l'air du large, des mouettes, de la mer, du soleil et du vent.

— C'est une bonne idée. Je vous suis, abdique l'inspecteur finalement ravi de cette petite pause.

*

Tandis que les deux plus grands enquêteurs du troisième millénaire sont sur le pont en train de déguster la vie par tous les pores de leur peau, eh ! bien pendant ce temps-là, à New York, on assiste au 328^e meurtre de l'année ; en Australie, le Yang-Tsé Kiang déborde et engloutit la ville de Chicago ; en France, la muraille de Chine s'effondre sur la tour Eiffel et sur plusieurs kilomètres, entraînant dans son microsil-lon le Stade olympique, deux boutiques HMV et Sam The Recordman ; dans le désert du Congo, on assiste à une première :

des joutes d'improvisation mettant aux prises des Belges du nord et des Québécois. Comme les juges sont des asiatiques, c'est sûr et certain que les Québécois ne perdront pas la face ; au Casino du Zimbabwe, la roulette russe tourne dans le sens contraire des aiguilles d'une montre digitale et plusieurs joueurs perdent tout leur argent, ce qui n'est pas très très nouveau ; dans une cuisine, en Angleterre, la Reine mère avale une deuxième, non, une troisième portion de pâté chinois en cachette ; des incendies de forêt sèment le désarroi et la panique dans le Sahara et dans toutes les ruelles du monde ; le soir, il fait noir et tous les chiens sont gris. Il fait chaud en hiver, on gèle en été, la couche d'ozone craque de partout parce que la garantie est épuisée et, pendant ce temps-là, mesdames et messieurs, ladies and gentlemen, fraulein und herr, señor et señorita, hep ! garçon un café ! pendant ce temps-là, il y en a qui se la coulent douce sur un certain pont d'un non moins certain bateau qui a pour nom *Le Legend of the Seven Seas II* *.

Je reprends le contrôle de l'ordi... pendant ce temps-là, quand même, l'inspecteur

* J'ai chargé un de mes ados de fils d'effectuer une petite recherche pour moi et j'ai laissé l'ordi allumé... aurais-je dû ?

et Élisabeth déambulent sur le Pont des Soupirs. Ils écoutent les yeux fermés le bruissement sibyllin des vagues comme si c'était une sonate de Mozart*.

Un bambin passe en courant près d'eux. Une tornade, un cyclone, un tsunami, un raz-de-marée, une bombe, une torpille, vous dis-je. Je n'étais pas là, mais j'ai senti une petite bourrasque dans mon bureau et quelques feuilles de ce roman sont tombées par terre. Pas la peine de les ramasser.

Or, ce bambin, mine de rien, poulèche de ses jeunes babines un immense cornet de crème glacée à quatre boules (ses parents sont fortunés) quand soudain, à la vitesse de l'éclair, il éclabousse, dans sa course folle, le joli pantalon de lin de l'inspecteur, tout en le bousculant un brin pas mal fort. L'inspecteur est insulté raide. Et tous les passagers ont droit au discours que voici. Le spectacle était gratuit, mais heureusement, il n'y a eu qu'une seule représentation :

— Ah ! les gosses d'aujourd'hui, aucun savoir-vivre. Même pas un mot d'excuse, de véritables poltrons. Petit truand, graine de

* J'ai suivi des cours de français chez Lise Watier, est-ce que ça paraît ?

délinquant, bandit, voleur de banque, che-napan, va !

Le bambin ne l'entend plus depuis un siècle puisqu'il est déjà à cent lieues de la crème glacée renversée.

Mais ça n'empêche nullement l'inspecteur de poursuivre son invective contre la Terre entière, mais surtout contre les enfants en particulier. Il tonitruet et vocifère, faut s'y faire, de plus belle :

— Petit mal élevé ! À quoi ça sert les enfants ? hum, je vous le demande. À la première occasion, ils découvrent le mensonge, ils se moquent de vous, de la perte de vos cheveux, de vos dents, ils ne font pas leurs devoirs ni leur chambre encore moins la vaisselle, ils ne ferment jamais les portes ni les lumières, ils vous piquent du fric dans votre portefeuille dès que vous fermez un œil sur le divan, le samedi après-midi ; ils vous traitent de cons et de vieux et souvent de vieux cons, dès que vous avez franchi le seuil de la quarantaine...

— Inspecteur...

— ... ils ne pensent qu'à eux alors qu'on était là à six heures du matin pour les regarder jouer au hockey dans un aréna minable où il faisait un froid sibérien, on les berçait la nuit et le jour, on allait les voir au soccer sous une pluie

battante pour les voir perdre 16 à 2, on leur disait bravo pour le beau caca ! bravo pour le beau bulletin ! alors qu'ils frôlaient la note de passage.

— Inspecteur, respirez par les oreilles...

— Les enfants, ça ne pense qu'à eux, ils dévalisent le frigo quand ils sont ados, ils ne ferment pas les portes et c'est l'invasion des mouches, et quand ils ne rentrent pas avant trois heures du matin, c'est qu'ils découchent tout simplement sans téléphoner pour nous prévenir, ils ne connaissent plus l'existence du téléphone, alors qu'ils ont été suspendus au bout du fil la veille durant trois heures. Ils ne connaissent pas la valeur de l'argent, ils s'habillent à la chienne-à-Jacques, ce n'est pas du prêt-à-porter, c'est du prêt-à-dégueuler, ils se mettent des anneaux partout : un dans le nez, trois dans la lèvre inférieure, deux dans le nombril et dans les oreilles, il y en a au moins une vingtaine, tenez, même les gars portent des boucles d'oreilles*. Nommez une partie de leur corps qui n'est pas percée et gagnez un voyage à la Boutique Tatoo compris ! On dirait que c'est l'Halloween tous les jours avec eux.

— Inspecteur, youhou !...

* Amis lecteurs de l'an 2032, sachez que j'exagère à peine.

— Ils ne pensent pas comme nous, ils votent à droite si on est à gauche et vice versa, ils écoutent de la musique de fous et en anglais par-dessus le marché, ils nous cassent les pieds, ils nous les cassent, ils nous parlent seulement pour nous demander : « P'pa, as-tu vingt piasses ? M'passerais-tu ton char ? » Ils ne déneigent même pas l'entrée et ne font pas le gazon, mais ils peuvent passer tout l'après-midi sur la pelouse enroulés avec leur petite amie...

— Inspecteur, youhou, youhou, inspecteur vous êtes grimpé dans les rideaux, descendez un peu, ce n'est pas bon pour votre cœur. Je ne vous suis plus très bien dans cette diatribe négative et à l'emporte-pièce contre les enfants. Est-ce que vous parlez de votre génération quand vous étiez jeune... ou parlez-vous de la jeunesse d'aujourd'hui ?

— Euh !

— Est-ce que vous mettez mon beau petit Stéphane dans le même paquet ?

— Bien sûr que non, lui ce n'est pas pareil...

— C'est ce que je voulais entendre, ça me rassure. Quoique votre position sur les enfants m'effraie un peu. En avez-vous déjà eu dans une vie antérieure ?

— Non, je n'ai jamais été marié, enfin pas vraiment. Ma dernière blonde, Loulou,

en avait deux. Ils étaient charmants, généreux, polis, gentils comme tout. Bref, ils étaient scouts et ils vendaient des tablettes de chocolat ou encore ils faisaient la cueillette des attaches de pain en plastique pour acheter des chaises roulantes.

— Très instructif ! Bon, je vais aller donner un coup de fil à mon petit Stéphane et je vais aller également voir le chien de M. Jones et inspecter de nouveau sa cabine. Il y a sûrement un indice qui nous a échappé.

— Pour le chien, je ne vois pas le rapprochement.

— C'est qu'il n'y en a pas, inspecteur, voyons. À plus tard, donc.

— C'est ça, à plus tard. Vous n'êtes pas intéressée à savoir ce que je vais faire ?

— Bien sûr que oui, mais j'ai un petit trou de mémoire.

— Eh bien, de mon côté, je vais aller questionner le steward sur son emploi du temps et sur ses relations avec la belle Lolita ; peut-être apprendrai-je quelque chose d'intéressant ?

— Je vous le souhaite.

— Moi aussi. On se rejoint à quelle heure ? Nous soupçons ensemble, n'est-ce pas ? demande celui qui déteste être seul devant une assiette.

— Bien sûr, converser avec vous me procure une joie incommensurable et vous dansez tellement bien.

L'inspecteur regarde ses pieds fatigués et propose sans faire ni une deux, cha cha cha, une autre possibilité.

— J'avais l'intention de vous amener voir un spectacle d'humour, ce soir.

— À Montréal ?

— Quel sens de l'humour. Mais non, ricane-t-il sur le bateau, c'est à 19 heures. Vous m'accompagnez ?

— À vrai dire, je n'ai pas eu beaucoup d'invitations jusqu'à maintenant et mon carnet de bal est encore vierge. Alors, ce sera avec grand plaisir, car j'aime bien rire avec vous.

C'est sur ces paroles qu'ils se quittent... sans verser une larme et sans exiger de pension alimentaire.

Comment tirer les vers du nez à quelqu'un qu'on ne peut pas piffer ?

(résumé du chapitre précédent)

La Police n'est pas crédule
et croit plutôt à un canular...
à ce temps-ci de l'année, tout est possible.
Elle soupçonne, en fait, une escapade
de ses deux lascars de policiers.
Le message en forme de S.O.S.
reste sur le bureau du chef
durant au moins deux semaines.
Deux semaines U.S., bien entendu.
Quelqu'un le ramassera-t-il ?
Et ce quelqu'un le lira-t-il ?
Au fait, ce quelqu'un sait-il lire ?



L'INSPECTEUR A TOUJOURS SUR
LUI SON TÉLÉPHONE CELLU-
LAIRE, COMME UNE DEUXIÈME
PEAU, UNE EXTENSION DE LUI-
MÊME, QU'IL SOIT À HONG KONG
OU À SOREL. Quoique la deuxiè-
me hypothèse est toujours
plus probable. Et au moment
où il ne se doute de rien, et
ces moments sont fort nom-
breux dans une journée, la
sonnerie dudit cellulaire se
fait entendre.

Il décroche. C'est une façon de parler :

— Oui, ici lui-même à l'appareil.

— Ici le chef en personne ; alors on se la
coule douce, inspecteur ? J'ai appris par
mes services secrets que vous étiez en
croisière avec Élisabeth Chamberland...

— Pas du tout, chef, euh ! C'est-à-dire
que nous sommes plutôt sur une affaire...
en fait, nous enquêtons sur le meurtre
d'un certain Dow Jones. La presse mon-
tréalaise et internationale en a sûrement
fait la manchette. Je suis d'ailleurs sur le
point de mettre la main au collet du...
des...

— Ah ! maintenant, quand ce n'est pas
au feu, c'est au collet que vous mettez votre
main !

— C'est que... en fait, pour revenir à nos croûtons, comme disait Jules César en mangeant sa salade, il me reste un tout petit petit interrogatoire avec un certain steward et l'affaire sera dans le sac comme on dit. La police pourra le cueillir une fois que nous serons arrivés à Cuba et l'extrader immédiatement vers Montréal. Les papiers seront signés par moi-même, d'ici quelques minutes. J'attends une télécopie à ce sujet justement.

— Alors, tout se déroule bien, donc ?

— Exactement, ça se déroule comme un rouleau de papier de toilette, fait l'inspecteur en pouffant de rire.

— Toujours aussi collégien ! Vous ne vieillirez donc jamais, ma parole !

— Ce n'est pas ce que tout le monde croit, enfin.

— Avez-vous besoin de renfort ?

— Non, non, non, *tout va très bien madame la Marquise...*

— Un peu de respect, tout de même.

— Ce sont les paroles d'une vieille chanson française de Ray Ventura, un peu de culture, chef !

Le chef fait la sourde oreille quand ça lui fait plaisir.

— En tout cas, ne vous gênez pas, car je peux vous envoyer illico un hélico avec quelques-uns de mes meilleurs limiers...

— Non, non, je me débrouille très bien tout seul.

— Enfin, c'est comme vous voulez. Mais sachez que je vous ai à l'œil. Je suis plus près de vous que vous ne le croyez, inspecteur. Je vous surveille. Bon, je vous laisse là-dessus en vous donnant le conseil du cyclope : ouvrez l'œil et le bon !

— Très drôle, chef, je vais la retenir celle-là.

— Allez, zou, j'ai d'autres chats à fouetter et maintenant que je sais que vous avez cette affaire bien en mains, je compte sur vous pour m'informer des faits nouveaux. Il y va de l'honneur du poste 92. Je sens que vous me comprenez. Quant à moi, je vais soigner un vilain mal de ventre... la digestion, je ne sais trop, qui m'empêche de bouger comme je le voudrais.

— Très bien, comptez sur moi, ment l'inspecteur, j'ai votre numéro de téléphone cellulaire et je vous appelle dès qu'il y a du nouveau.

— Je compte sur vous. Au revoir.

*

L'inspecteur tourne en rond et cherche depuis plus d'une heure le fameux Pierre

Stewart, steward de son état. Il lui apparaît carrément impossible qu'il ait quitté le bateau.

Le hasard et le destin conjugués au conditionnel présent mènent les pas de l'inspecteur sur le pont arrière du bateau. Ce pont n'est pas très fréquenté, comme l'est d'ailleurs ma vieille tante Berthe... et je ne vous dis pas pourquoi, c'est personnel. Le pont arrière, comme son nom l'indique, c'est le pont de la Mélancolie, le pont des Ennuyeux, des Laissés-pour-compte, des Malheureux, des Sans-abri (tempo), des Éclopés du cœur et c'est sur ce pont que se trouve ce cher monsieur Stewart.

L'inspecteur le reconnaît tout de suite grâce à sa veste en tweed, style vieux manoir anglais, et à sa casquette à l'effigie des Bulls de Chicago, mais il le reconnaît surtout grâce à la photo que lui a remise le capitaine Morgan.

— Monsieur Stewart, je présume ? Je vous cherchais partout. Vous n'alliez pas sauter tout de même ? La mer est froide et infestée de requins.

— Non, je regardais la mer.

— Je suis inspecteur (il sort fièrement son badge comme si c'était encore la première fois !) et j'aimerais vous poser quelques questions au sujet du meurtre de

M. Jones. Au fait, votre nom, vous l'écrivez avec un d ou un t à la fin.

— Je l'écris avec un crayon, monsieur, répond-il en esquissant un sourire de crabe, car ce steward est un pince-sans-rire.

— Ah ! bon. Alors, où étiez-vous le soir du crime ?

— C'est queueuh !

— Pourriez-vous être plus précis, moins vague ? On patauge dans le mystère, là.

— Baah !

— C'est délicat, je vois.

— Pfffitt.

— Ça vous dérangerait beaucoup si je répondais à votre place ? D'autant plus que j'ai quelque expérience en la matière. Je pourrais me répondre que vous étiez en compagnie de la belle et jeune Lolita del Lasso et de son mari, dans la cabine 054, et qu'à la suite d'une violente altercation, non préméditée évidemment...

— Huumm...

— Ne m'interrompez pas continuellement et surtout ne me coupez pas la parole, j'ai horreur de ça, jeune homme ; je pourrais m'embrouiller dans mes déductions hautement psychologiques et logiques. J'ai du métier, moi, du flair. Donc, je poursuis : vous l'avez tué parce que vous aimez follement Lolita – d'ailleurs, je me demande

bien ce qu'elle vous trouve à part cet air d'intello creux et absent – parce que vous souhaitiez la libérer de cet affreux joug marital pour toucher au plus tôt, ensemble bien sûr, la rondelette somme de trois millions de beaux dollars, c'est-à-dire le salaire d'un honnête travailleur durant soixante-quinze ans*. Faites le calcul, je vous laisse un peu de temps. Pour la libérer, dis-je, de cet affreux vieux jojo qui est trop vieux pour l'aimer comme elle aimerait être aimée. Alors, mon petit, vous prenez les grands moyens. Vous l'injuriez, vous le traitez de bien des noms et de plusieurs autres encore et monsieur Jones de son côté s'obstine et refuse. Vous misez sur sa mauvaise santé pour l'anéantir et le clouer au sol. Mais la violence psychologique ne suffit pas. Vous vous fâchez royalement...

— Grhoummph...!

— ... vous empoignez solidement l'arbalète qui traîne sur le mur, et là, vous le menacez sérieusement. Jones ne plie pas. Il durcit ses positions. Vous vous fâchez vraiment et ce n'est pas beau à voir. Jones s'empourpre facilement, à son âge, c'est normal. Vous voyez rouge. Lui, la moutarde lui

* Cette phrase est un peu longue, mais comme je ne me relis jamais...

monte au nez. Vous en remettez encore. Lolita assiste à la scène, impuissante, mais elle vous supplie à deux genoux et à deux mains de vous calmer. Mais on sait bien tous deux que c'est une excellente comédienne.

— Humffrgreut !!

— ... vous faites la sourde oreille et vous ne voyez plus rien. Lolita se place alors à votre dextre. Vous l'ignorez comme votre premier caleçon et, finalement, vous tirez sur monsieur Jones ou dans le meilleur des cas, le carreau d'arbalète part tout seul et se loge en plein cœur du pauvre millionnaire. Il y a un peu de sang. Le chien jappe, mais vous êtes déjà loin et la belle Lolita vous suit en feignant de pleurer pour la forme. Vous épongez la pluie de ses yeux et vous la rassurez. Elle touchera quand même le fruit de la police d'assurance, rien ne peut l'empêcher de toucher cette somme puisqu'il s'agit d'un meurtre et non d'un suicide. Quelle négligence de la part de monsieur Jones ! Où avait-il la tête cette journée-là quand il a signé cette police d'assurance ? Vous n'en revenez pas et vous riez aux éclats.

— Oummfffphe !

— ... et puis, vous allez danser comme si de rien n'était afin de détourner les soupçons. De toute façon, peu de gens à bord

savaient que Lolita était la femme de M. Jones. C'est le premier soir de la croisière. Vous reprenez votre sourire au vestiaire et vous dansez jusqu'à ce que la rumeur de la nouvelle vous parvienne.

— ...

— C'est bien comme ça que tout cela s'est passé, n'est-ce pas ?

Pierre Stewart tel un menhir anglais, reste immobile. En seconde partie du spectacle, il mime avec grand succès une statue de Rodin et, pour le rappel, il se déguise en vieille Lada dans une Sibérie où il fait -40° C en plein soleil. Il fait bien ça. Il reste de glace.

— Votre silence est éloquent, conclut l'inspecteur qui se trouve assez fortiche. Et ça prouve indéniablement votre culpabilité.

Et pour toute réponse, il obtient :

— Pas tant que ça !

— C'est ce que nous verrons au tribunal.

— Bof !

— Bon, eh bien ! je n'ai plus qu'à vous remercier pour votre aimable et exemplaire collaboration. C'était vraiment inespéré. Jamais je n'ai mené une enquête aussi prestement et avec autant de dextérité. Mes supérieurs seront ravis de cette perfor-

mance remarquable. Non, non, non, je ne veux pas de félicitations de votre part, vous me feriez rougir. Je n'ai fait que mon travail après tout. Pour moi, la racine carrée de 147 456 égalera toujours 384. Je suis de la vieille école que voulez-vous ? L'assassinat de monsieur Jones constitue à mes yeux un crime passionnel. Vous et Lolita, vous êtes tous les deux coupables dans cette affaire. Un crime passionnel pour l'argent et pour l'amour ou encore pour l'amour de l'argent. C'est clair comme de l'eau de source. Et je ne vois personne d'autre qui aurait un meilleur mobile. Franchement, je suis très fier de moi, termine l'inspecteur en bombant le torse... comme Hansel et Gretel dans *Les trois petits cochons*.

Mais le steward aimerait plutôt voir l'inspecteur exploser de joie... comme la grenouille dans *Le renard et le corbeau* de La Fontaine...

— Tss..., fait l'infortuné avec quelques hochements de la tête de haut en bas et de droite à gauche en suivant les aiguilles d'une montre suisse.

— Avez-vous d'autre chose à ajouter ? Je ne crois pas. Je pense que j'ai tout dit. Il y aura un examen là-dessus lundi matin, à la première période...

— ...

— C'est bien ce que je pensais. Dans ce cas, je suis dans l'obligation de vous lire vos droits en français et en latin et de vous demander de me suivre afin que je vous incarcère dans une cabine d'isolement. Inutile de préciser que je ferai la même chose avec votre complice dans les minutes qui vont suivre. Évidemment et fort malheureusement, vous serez dans deux cabines différentes.

L'inspecteur s'exécute en le mitraillant du regard. Vieille technique d'intimidation pour montrer une dernière fois sa supériorité.

Menottes aux poings, Pierre Stewart hoche la tête avec un léger désespoir.

Il n'en revient tout simplement pas. Il croit vivre un cauchemar avec cet inspecteur à la gomme qui se prend pour le descendant de Sherlock Holmes, le sosie de James Bond et le cousin germain d'Hercule Poirot...

En désespoir de cause, Stewart lâche quelques mots :

— Je suis innocent ! Quand j'ai quitté M. Jones, après lui avoir apporté son repas, il était encore en vie. Je suis innocent ! Je vous le jure.

— Il me semble que j'ai déjà entendu ce refrain, dit l'inspecteur. À la télé sans doute...

Puis, l'inculpé ajoute dans un dernier rôle :

— Non, mais c'est d'un réédiiiicule !

Lolita dirait sans doute la même chose en pareille circonstance.

*

Fier comme un paon, l'inspecteur ne fait ni une ni deux et se rend directement, sans passer par le bar à crème glacée, vers la cabine de Lolita.

Il la met aux arrêts sans autre forme de procès. L'inspecteur a vraiment du pain sur la planche en cette fin d'après-midi, mais comme il veut avoir sa soirée libre, il y va à fond la caisse... ce qui aura pour effet de le rendre plus populaire. La caisse... populaire... enfin, passons.

La jolie déesse non plus n'en revient pas. Elle clame bien haut son innocence. Et elle reprend pratiquement mot pour mot les propos de son cher Pieeeeerrre. Peine perdue, comme le joyeux canari, elle finira quand même ses jours en cage.

— Je le sais parfaitement que vous êtes innocente, chère Del Lasso,... dans le sens de « innocente », plaisante l'inspecteur, mais je ne fais que mon devoir !

Lolita, au risque de me répéter, ce qui ne m'arrive pas souvent, n'en revient pas et elle pousse un cri que l'on entend jusqu'aux îles Fidji*:

— **Non, mais c'est d'un réédiicule !**

* Nommez la capitale et gagnez 200 000 points Airmiles pour vos parents ... Vous aurez la paix durant quelque temps. Chanceux !

Ce chapitre est une excellente source de lecture

(résumé du chapitre précédent)

Le concierge de la Police,
qui a pour nom Thorgal,
fait le ménage et découvre le pot aux roses
ainsi que le papier d'Élisabeth.
Il espère avoir de l'avancement
et sa photo dans le Journal de Montréal.
Il fonce directo presto au repaire des Banditos.
Il n'est pas seul, il amène avec lui :
deux .45, huit carabines, une mitrailleuse,
trois pommes grenades, du poivre de Cayenne
et deux gommex Bazooka.
Il fonce les yeux fermés.
Espérons qu'il sera suffisamment habile
pour ne pas se tromper d'adresse.
Réussira-t-il ? Je ne sais pas.
Personnellement, je miserais plutôt
un vieux deux sur Hanover The Clover dans la 8^e.



— ET ALORS CET INTERROGATOIRE? questionne Élisabeth en prenant le thé tout en gardant la poche dans le fond de la tasse et son petit doigt en l'air, un exercice qui semble banal, mais qui demande un certain entraînement, pour ne pas dire un certain doigté, voire même une certaine *dexthérité*.

— Très très bien et vous savez que lorsque je dis très très bien, c'est que ça veut dire très très bien. Cela s'est déroulé à merveille. Ô vous auriez dû être là, ça valait tous les cours de droit que vous avez ratés parce que vous étiez amoureuse de votre prof.

— Ah ! oui, tant que cela !

— Oui, tant que ça. Dès le premier regard, j'ai tout de suite su que c'était lui sans l'ombre d'une parcelle d'un doute.

J'ai aussitôt coincé notre macaque dans les câbles en lui assénant quelques jabs interrogatifs qui l'ont laissé perplexe au troisième degré. Totalement perplexe. Puis quelques crochets de droite de vérités évidentes tout en enchaînant quelques directs au menton du mensonge sans oublier l'uppercut final de l'aveu larmoyant. En quelques rounds, notre homme était au tapis en train de tout avouer, même la petite baballe qu'il avait chipée à son voisin alors qu'il n'avait que trois ans. Bien sûr, il a essayé de m'attendrir en me disant qu'il y avait des circonstances atténuantes, des circonstances éternuantes, (il souffre d'allergies), des circonstances exténuantes, (c'était le soir, la fatigue) mais les circonstances incrimantes ont finalement pris le dessus.

Élisabeth esquisse un sourire à la Picasso. L'inspecteur poursuit sa tirade :

— Vous savez, chère Élisabeth, dans notre métier, en plus d'avoir un cœur en teflon, il faut 76,4% de courage, 16,7% de perspicacité, 14,9% de flair, 16% d'esprit de déduction et pour la luck, 1% de chance. C'est d'ailleurs pour ça que je donne toujours mon 125% au travail et la marge d'erreur est de 2%, 19 fois sur 20.

— Vous m'en voyez ravie et surprise.

— Surpris, je le suis aussi moi-même. Le pauvre lascar est maintenant aux arrêts dans la cabine prévue à cet effet.

— Et la belle Lolita ?

— Idem. Du pareil au même. Son siamois. Son ombre. Sa copie conforme. Le même sort. Identique. Puisqu'ils sont coupables tous les deux !

— Ils ont signé une confession ?

— À mon avis, ils ne sont pas pratiquants. Non, pas encore, je ne l'ai pas digérée, je veux dire rédigée, ce qui devrait être fait sous peu. Vous connaissez mon sens poétique et mon aplomb avec un pousse-mine.

— Bien sûr, mais ça m'étonne fichtrement qu'ils aient avoué de façon aussi nette et aussi rapide que vous le dites. Ça cache quelque chose. En effet, vous connaissez ma position, je suis encore persuadée que c'est un suicide.

L'inspecteur lèverait les yeux au ciel s'il était sur le pont.

— Mais ça me peine un peu, inspecteur, que vous ayez pris les devants avant que je vous informe des antécédents de Pierre Stewart, dont j'ai ici le rapport.

— Je suis réellement navré... mais la justice avant tout, Élisabeth. Mais que dit votre rapport ?

— Pierre Stewart n'est pas son vrai nom. Il s'agit en fait de Guillaume Matteau. Et son dossier est long comme le bras.

— C'est bien ce que je pensais...

— Long comme le bras, mais ce n'est pas ce que vous croyez. Guillaume Matteau est en fait un mauvais conducteur, fort négligent, qui a omis de payer ses contraventions. Il a largement dépassé ses quinze points de démérite et il a un total de 6 836 \$ de contraventions impayées.

— Qu'est-ce que je vous disais ?

— Mais ce n'est pas le plus beau. Ce que mes recherches m'ont permis d'apprendre, c'est qu'il est banni du Casino de Montréal ainsi que de celui de Hull, Charlevoix et Atlantic City.

— Je m'en doutais bien. Ce type-là a un regard de joueur ! Je l'ai deviné au premier coup d'œil.

— Intelligent quand même, notre lascar s'est banni de façon volontaire de ces endroits. Le jeu constitue son vice principal et il est endetté pour plus de 50 000 \$.

— Un mauvais garnement, ce Stewart ! Et un mauvais numéro en plus ; 50 000 \$, c'est une somme !

— Oui, mais ce n'est rien si on possède trois millions.

— En effet, c'est une bagatelle.

— Avec ces informations, tout porte à croire que Lolita et Stewart aient pu comploter pour éliminer Jones.

— Enfin, Élisabeth, vous vous rangez de mon côté. Vous partagez mon avis. Vous rendez les armes. C'est absolument clair que ces deux-là ont conspiré pour éliminer M. Jones et rafler le magot.

— Si vous voulez, mais dans mon esprit, il subsiste encore une miette de doute.

— Encore !! Moi qui croyais que nous n'avions plus de pain sur la planche.

— Et comme dit si bien un proverbe arabe que je traduis pour vous, car vous ne parlez pas arabe à ce que je sache.

— Non, mais je l'écris très bien ! s'indigne l'inspecteur.

— Vous l'écrivez !

— Parfaitement... mais seulement les chiffres, pour le reste...

— Alors, ça va comme ceci : « La lampe peut briller de tous ses feux, mais on ne verra rien si on ferme les yeux. »

— C'est profond. J'en connais un autre, renchérit l'inspecteur pour ne pas être en reste. Il est Hindou : Si tu pisses dehors, ne pisse pas contre le vent.

— Je ne vois pas le rapport, inspecteur ?

— Moi non plus, mais je trouve ça joli et criant de vérité.

— Bon, c'est bien beau tout ça, dit Élisabeth, mais il me reste du travail à faire.

— Je ne comprends pas. Les deux suspects sont bouclés.

— Certes, mais mon enquête personnelle n'est pas bouclée, elle. Et l'arbalète me chicote toujours ainsi que le fameux mémo. Je vais de nouveau aller jeter un coup d'œil ou deux dans la cabine de feu monsieur Jones et je vais également aller voir son chien. Tel chien, tel maître, n'est-ce pas ?

— Si vous avez du temps à perdre, allez-y. Rien ni personne ne vous en empêche. Moi, pour faire changement, je vais aller poser mes fesses dans la cabine pour être en forme ce soir. Vous n'avez pas oublié notre dîner-spectacle ?

— Pas du tout, je n'oublie jamais rien, surtout pas mes clés et les invitations de ce genre. Alors, à ce soir.

— À ce soir, je vous prendrai à votre cabine, vers 18 heures 30.

*

Élisabeth n'en croit pas ses oreilles. L'inspecteur est trop rapide à son goût. Ça

ressemble à du travail bâclé. C'est trop vite pour être vrai. Élisabeth se rend donc auprès du capitaine Morgan... pour rendre visite au chien. Selon l'avis de tous, celui-ci s'est trouvé un nouveau maître.

Ah ! haute fidélité, quand tu nous tiens !

Fais la belle !

(résumé du chapitre précédent)

Thorgal arrive chez les Banditos
qui mangent des Doritos dans le salon.

Il ne fait ni une ni trois,
laisse tomber son arsenal
et sort ses deux poings.

Il fracasse la mâchoire du molosse à lunettes
qui garde l'entrée ainsi que les tibias
des gardes qui surveillent Élisabeth
et l'inspecteur.

Eurêka ! ils sont sauvés.

Réussiront-ils maintenant à prendre le métro ?

Ont-ils des billets au moins ?

Descendront-ils à la bonne station ?

Voici en prime et sans aucune obligation de votre part une photo du gentil toutou de monsieur Jones. Il s'agit d'un colley miniature*.

Cette photo a un rapport très mince avec ce roman, mais c'est un excellent élément déclencheur auprès du lectorat féminin qui pourrait s'exclamer : Oh ! le joli toutou... et se précipiter en librairie et de là, les ventes grimpent, grimpent en flèche**. Chose certaine, c'est sûrement plus vendeur que la photo de l'auteur.

Pour revenir à notre colley miniature, que l'on appelle plus savamment le berger de Shetland, sachez que celui-ci peut vivre assez longtemps et même survivre à son maître (si on s'appelle monsieur Jones, par exemple) si on ne l'échappe pas à la mer et si on lui donne à manger au moins deux fois par jour. Finalement, selon mes recherches, le colley miniature est moins féroce que le doberman et plus rapide qu'une tortue souffrant d'arthrite.



* Il ne serait pas inintéressant de faire une thèse de doctorat sur la présence du chien chez l'auteur... je veux dire dans l'œuvre de l'auteur !

** Sexiste Soulières, mégalomane et macho en plus !



LE CAPITAINE EST DANS LA
SALLE DES COMMANDES
ET IL MANŒUVRE D'UN
SEUL DOIGT L'ÉNORME PATENTE*
QUI FAIT VOGUER *LE LEGEND OF
THE SEAS II*. C'est incroyable,
quelle habileté ! De l'autre

main, il tient sa pipe qu'il mâchouille constamment lorsqu'elle est dans sa bouche ; la nervosité, très certainement. Le capitaine a vu le film *Titanic* vingt-sept fois et, depuis ce temps-là, il ne dort plus en paix.

— Que puis-je faire pour vous jolie madame ? lance-t-il en apercevant Élisabeth de son œil de verre tout en martelant le sol avec sa jambe de bois... car il était pirate dans une autre vie avant de reprendre le droit chemin.

— Eh bien, je venais prendre de vos nouvelles. Tout va bien ?

— Je me sens comme un casino, tout va comme sur des roulettes. C'est merveilleux. La mer est calme. Le ciel est bleu, les passagers sont heureux et l'équipage n'est pas en grève ; que demander de mieux ?

— Rien d'autre en effet. Et le chien, comment va-t-il ? Il ne s'ennuie pas trop de son maître ?

* Des fois, je manque vraiment de vocabulaire.

— Curieusement, non. Il est gentil comme un chien, silencieux comme un chat, gai comme un pinson, racé comme un cheval, doué comme un caniche, brave comme un taureau...

Le chien qui somnole près du pied gauche (du noyer véritable, on est en haute mer après tout !) de son nouveau maître dresse une oreille, puis la suivante.

— Comment avez-vous appelé cette chienne ? Il s'agit bien d'une femelle n'est-ce pas, avec toutes les qualités que vous m'avez énumérées...

— C'est une femelle, confirme le capitaine. Je lui ai laissé le nom que j'ai lu sur son collier. Je ne sais pas quel âge elle a, mais je ne pense pas qu'il fallait changer son nom. D'après son collier, elle s'appelle Princesse, mais je ne sais pas son nom de famille.

— Sans doute Jones, ricane Élisabeth. Princesse Jones, c'est joli comme tout tout.

— Sans doute. Et elle est gentille. Gentille et très douée. Je compte monter un petit numéro avec elle, un de ces soirs, dans ma salle de spectacles. Tenez, avec ce sifflet à ultrasons, je peux lui faire faire tout ce que je veux. J'ai trouvé ce sifflet dans la cabine de M. Jones et je le lui ai emprunté... à long terme. Je ne pense pas qu'il m'en veuille. Voulez-vous une petite démonstration gratuite ?

Vous aimez ça les chiens.
En voici d'autres !



Le capitaine, trop heureux, n'attend pas la réponse de la jolie passagère.

Le capitaine siffle et on n'entend rien. Le son est vraiment ultra.

Le chien bondit comme un ressort et fait aussitôt deux salto arrière, un saltimbanque, trois sauts périlleux avant-groupés, s'étend sur le plancher en faisant le mort durant dix secondes, imite une feuille morte qui tombe d'un arbre à l'automne, fait le yoyo, sautille comme une grenouille, fait la belle, fait la tour de Pise et celle de la Liberté, donne la papatte, attrape une dizaine de balles imaginaires et les rapporte aux pieds du maître etc. etc. et surtout etcaetera.

Élisabeth reste muette de ravissement. Le capitaine Morgan en a entendu d'autres.

— En effet, comme vous dites ! dit-il et il enchaîne : et ce n'est rien, je viens de turluter la 9^e de Beethoven sans que personne ne s'en aperçoive. Magnifique, non ?

— Oui sans aucun doute, mais sans sifflet je peux avoir autant de succès avec un homme : va chercher un litre de lait, démarre la voiture, fais la vaisselle, déneige l'entrée du garage...

Le capitaine Morgan sourit de cette boutade... qui contient quand même une bonne dose de vérité.

La policière s'approche de la bête et prend dans ses mains la tête de l'animal. Elle la regarde droit dans les yeux comme si elle voulait lire dans ses pensées, dans son âme de chien.

— Elle seule détient vraiment la vérité, car elle était là au moment du drame. Ah ! si les chiens pouvaient parler ! marmonne l'enquêtrice.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, dit le capitaine qui n'écoutille jamais aux portes, on ne pourrait jamais placer un mot. Vous voyez ça d'ici : faim miam-miam, veux lolo, veux aller mener-mener, veux aller tour d'auto. Non, croyez-moi, si les chiens ne parlent pas, c'est que c'est sûrement mieux ainsi.

Élisabeth caresse la bête qui ferme les yeux de plaisir. Si Princesse était un chat, elle ronronnerait.

— Une brave bête, c'est moi qui vous le dis, siffle le capitaine. Je vais finir mes vieux jours avec elle. C'est le Destin qui nous a réunis.

— Et madame Jones ?

— Je ne m'en fais pas pour elle. Elle est dans la cabine B-06,* celle qui sert de prison – et elle m'a affirmé qu'elle me laissait la

* Bingo !

bête. D'ailleurs, elle ne pouvait pas la sentir. Une si brave bête, je ne comprends pas. Cette femme a un cœur de pierre dans une robe de velours.

— Pourrais-je amener Princesse quelques minutes avec moi ? J'aimerais retourner dans la cabine de M. Jones à la recherche de nouveaux indices. Vous savez, on pense avoir tout vu, mais il y a toujours quelque chose qui nous échappe.

— Bien sûr, faites. Vous avez ma bénédiction, dit le capitaine en accompagnant sa phrase du geste papal. Prenez aussi le siffler, ça vous amusera.

— Je vous remercie. Je ne serai pas longue.

Et Élisabeth disparaît en tenant en laisse le joli colley miniature qui fera tourner toutes les têtes sur le pont. Mais Élisabeth croit dur comme fer que c'est à cause du chien...

*

Cabine 054

Princesse s'énerve. Elle ne tient plus en place ni en laisse. Élisabeth ferme la porte et détache le collier. Le chien renifle partout en sautillant comme une sauterelle qui aurait bouffé des fèves mexicaines.

Élisabeth fouille la pièce du regard. S'approche du bureau. S'assoit. Ferme les yeux pour mieux réfléchir. Tripote les revues économiques (elle avait rouvert les yeux quand même). Regarde et relit pour la centième fois le mémo qui lui semble encore bien étrange et révélateur à ses yeux.

Drôle de mémo. Comme un sarcophage. Comme un coffre-fort. Comme une énigme. Comme un sphinx. Comme une simple feuille de papier au fond, si on veut rester réaliste. Élisabeth relit ce que Jones a écrit quelques instants avant sa mort. Parcourt encore du regard la luxueuse pièce. Ouvre un à un les tiroirs presque vides du secrétaire. Rien de spécial. Rien qui pourrait fournir une piste sérieuse.

Soudain, Élisabeth observe Princesse. Elle est là, presque au milieu de la pièce en train d'uriner.

« Bizarre », pense-t-elle. « Une réaction assez curieuse et inhabituelle. L'énervement sans doute. La douleur peut-être de revoir cette pièce sans son maître. »

Princesse se couche sur le tapis. Exactement au même endroit où on a retrouvé le corps de M. Jones. L'animal ferme les yeux et se met à gémir. Une longue plainte qui arrache l'âme. Elle avait quelque peu ou-

blié son maître, mais le souvenir a vite refait surface.

Élisabeth soulève un à un les objets qui sont sur le bureau et les replace consciencieusement au même endroit. Elle allume puis éteint la lampe de travail. Elle ramasse au hasard le briquet au butane qui traîne sur le secrétaire. Un briquet serti de diamants qui doit valoir une petite fortune. Une petite fortune pour brûler sa vie à petit feu. Élisabeth soupire. Les riches ne savent décidément pas comment vivre. Des allumettes auraient fait l'affaire.

Élisabeth joue nerveusement avec le briquet.

Clic. Clic. Et reclic.

Princesse démontre des signes d'impatience au cliquetis qui clique. Elle court autour de la pièce pour, finalement, s'installer au fond. Princesse prend son élan et saute sur la table de travail. Puis, avec sa patte avant droite, la bête appuie sur un objet imaginaire.

Le manège est surprenant. Un drôle de tour qui ne rime pratiquement à rien aux yeux de l'enquêtrice.

Élisabeth demeure sans voix.

Elle reprend le briquet et l'allume encore.

Princesse exécute le même manège.

Princesse saute en bas du meuble, refait le tour de la pièce à nouveau et se repose au même endroit, puis elle fait encore mine d'appuyer sur un objet imaginaire... sans doute le même.

Élisabeth ne comprend pas grand-chose à ce comportement pour le moins bizarre.

« Qu'est-ce qu'il y avait sur cette petite table le soir du meurtre ? »

Élisabeth essaie de se souvenir. Puis l'étincelle jaillit. Rapidement. Comme un éclair. Comme la flamme d'un briquet.

— L'arbalète, murmure-t-elle. L'arbalète ! C'est Princesse qui a déclenché l'envoi de la fléchette sur M. Jones.

Du même coup, elle revoit l'inspecteur qui glisse le cigarillo du défunt dans un sac en plastique. Le bout du cigare était à peine consumé ; ce qui avait fait dire à l'inspecteur : « On ne peut pas se suicider quand on vient tout juste d'allumer un cigarillo, c'est illogique ! »

Élisabeth s'empare du mémo. Encore une fois tout s'éclaire. Les premières lettres de chaque phrase en forment une autre. **M**ercredi... **É**crire... **R**ejoindre... **C**ours... **I**l... **P**révisions... **R**ichard... **I**nstruire... **N**icole... **C'**est... **E**ncore... **S**eigneur... **S**eigneur... **É**tudier...

Une phrase criante de vérité qui nous donne : **M-e-r-c-i P-r-i-n-c-e-s-s-e**. C'est on

ne peut plus clair. Aveuglant de vérité : Princesse est la complice du meurtre !

Difficile d'arrêter un chien pour homicide... et de le condamner aux travaux communautaires chez Mira ou de l'emprisonner !

Tout excitée, Élisabeth s'empare du mémo et sort prestement de la cabine pour aller rencontrer l'inspecteur et partager sa découverte.

Nom d'un chien, inspecteur, réveillez-vous !

(résumé du chapitre précédent)

Le trio arrive au métro Richelieu
de la ligne orange.

L'inspecteur avec sa barbe de deux semaines
ressemble à un malfrat et à un malpropre.

Il fouille dans ses poches.

Il n'a pas de billets de métro ni d'autobus.

Même chose et idem pour Élisabeth et Thorgal.

Thorgal s'en veut, il aurait dû prévoir.

Le sauveur propose le taxi.

C'est mieux que la marche à pied.



CA RONFLE FORT À L'INTÉRIEUR. ON N'ENTENDRAIT PAS UN ESCADRON DE F-18 VOLER À BASSE ALTITUDE. MAIS L'HEURE EST GRAVE.

Élisabeth, comme un pompier en état d'alerte, frappe férocement contre la porte de l'inspecteur. Avec son poing. Avec son pied. Puis, avec son poing et son pied simultanément.

Par bonheur, il n'y avait pas de hache dans les parages.

L'inspecteur, les yeux accablés de fatigue, les pieds pris dans la moquette, la bouche pâteuse, l'haleine de bœuf, vient ouvrir à pas de tortue.

Par chance pour les cœurs sensibles, il a pris soin d'enfiler une robe de chambre, ce qui lui donne l'air de monsieur Patate... enfin.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je ne roulais pas si vite et je n'ai pas pris une goutte d'alcool... En voilà des façons de réveiller le monde en pleine nuit !

— Inspecteur, inspecteur, réveillez-vous, c'est Élisabeth. Reprenez vos esprits*. Il est à peine quatre heures.

* J'espère que vous n'êtes pas pressés.

— ... de l'après-midi ?

— De l'après-midi, évidemment, inspecteur. Réveillez-vous, c'est notre jour de gloire, car je vous amène sur un plateau d'argent le meurtrier de monsieur Jones.

L'inspecteur regarde tout autour et ne voit personne.

— Je ne vois personne, confirme-t-il dans un élan de lucidité extrême.

— Penchez-vous un peu inspecteur. Le coupable est à mes pieds.

— Je sais, je sais, tous les hommes sont à vos pieds, Élisabeth...

L'inspecteur admire les jolies jambes de l'enquêtrice puis, soudain, se ravise. Il est en service commandé. Ses yeux finalement se posent, ce n'est pas trop tôt, sur la bête incriminée.

— Mais entrez, voyons, ne restez pas sur le seuil de la cabine.

Élisabeth suit le berger Shetland qui la précède, vous me suivez ?

— Ce colley, c'est ce colley qui est le coupable ? demande l'inspecteur encore sous le choc.

— Parfaitement, fait Élisabeth. Et c'est même écrit noir sur blanc, car monsieur Jones a pris la peine de nous lancer un message d'outre-tombe pour nous avertir de son geste. Il faut donc relâcher sans plus

tarder Pierre Stewart et Lolita del Lasso. Et ça urge si vous voulez mon avis, si on ne veut pas être poursuivis à notre tour.

Cette révélation a l'effet d'une bombe auprès de l'inspecteur et, maintenant, il est plus réveillé qu'un insomniaque qui a vidé toute une cafetière.

— Voyez vous-même.

Et Élisabeth lui tend le mémo.

— Lisez les premières lettres de chaque phrase et vous avez la confession du siècle.

Je vous fais grâce de la lecture du mémo que vous connaissez sans doute par cœur maintenant. Non, ne me remerciez pas, ma gentillesse est légendaire.

— Mais c'est bien trop vrai, dit l'inspecteur en passant une main dans ce qui lui reste de crinière. C'est incroyable. Et moi qui croyais dur comme fer que c'était un meurtre, un crime passionnel assorti d'une rente confortable ! Mille dieux, je suis tout à fait confondu.

Élisabeth a le sourire de la victoire. C'est comme si les Expos gagnaient 108 à 4 dans un nouveau stade au centre-ville ! Et elle lui raconte dans le désordre les dernières minutes de sa vie : le briquet, le capitaine, le mémo, le sifflet, clic, clic, les acrobaties, l'arbalète, euréka me voilà.

— Toutes mes plus sincères félicitations, ma chère. Quand je vais dire ça au chef !

— C'est que... cette fois, j'aimerais bien lui apprendre la bonne nouvelle moi-même, précise la collègue qui n'aime pas se faire doubler.

— Vous n'avez pas confiance en moi ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire...

Le téléphone sonne. Dridring.

— Oui, fait l'inspecteur, après avoir décroché.

— Ici, votre chef, vous avez du nouveau à m'apprendre ? Ça fait des heures que j'attends votre appel. Est-ce que l'enquête est conclue, oui ou non ?

— Justement, je ...

— Soyez bref, mais précis.

— ... je vous passe Élisabeth, elle vous expliquera tout, dit l'inspecteur. Ça mérite sûrement une promotion chef, elle a fait un travail remarquable.

— J'ai hâte d'entendre ça. Passez-la-moi.

Et Élisabeth lui raconte tout dans le menu détail. Les oreilles du chef en frémissent de joie. Mais pour la promotion, Élisabeth peut toujours repasser.

— C'est merveilleux, termine-t-il. Je vais vous envoyer des fleurs à l'instant.

— C'est trop, je vous remercie, dit-elle en rougissant et en raccrochant et en sachant

pertinemment qu'envoyer des fleurs de la terre ferme jusqu'en haute mer, il faut avoir le bras long.

— Sabrons tout de suite le champagne ! clame l'inspecteur. Le dénouement de cette affaire le commande.

— Et les deux détenus ?

— Je téléphonerai dans quelques minutes au capitaine pour qu'il les libère, avec nos plus plates excuses, bien sûr.

Soudain... on tocque à la porte.

— Qui est-ce ?

— C'est toujours difficile à savoir lorsque la porte est fermée, fait remarquer subtilement Élisabeth.

— Vous avez raison, je vais aller ouvrir.

— Une gerbe de fleurs ! Elle est immense ! Quelles belles pensées !

Mais derrière cette gerbe de fleurs se cache le chef en personne.

— Ça, c'est le bouquet ! s'exclame l'inspecteur.

— Toutes mes félicitations, ma chère Élisabeth. Votre esprit de déduction m'épate au plus haut point. Et sachez que ce succès rejaillit sur toute notre équipe, bravo !

— Mais... mais que... que faites-vous ici ? balbutie à la perfection, l'inspecteur.

— Eh bien, je faisais comme vous, mes chers coéquipiers, je prenais quelques jours

de vacances. Moi aussi je le mérite, n'est-ce pas ?

Personne ne répond à cette question qui valait cent points.

— Vous étiez donc sur ce paquebot depuis tout ce temps ?

— Exactement. Mais si vous saviez comme j'ai souffert du mal de mer, c'est terrible. J'en ai marre de la mer et je ne rigole pas ! Je ne souhaite pas ça à mon pire ennemi. Heureusement, maintenant ça va un peu mieux. Le capitaine Morgan m'a affirmé que je suis plus vert qu'hier et moins que demain...

— Oui, mais pas tant que ça, dit l'inspecteur qui voyait ses vacances tourner au noir. Vous feriez mieux d'aller vous recoucher.

— Vous croyez ?

— Assurément. Votre front est un peu chaud et vous êtes pâle, il me semble.

— On pourrait peut-être souper ensemble ce soir, propose quand même celui qui chancelle un peu.

— Il serait plus prudent de remettre ça à demain matin. Une petite toast sans beurre ni margarine et un peu de café décafé pâlot feront mieux l'affaire. Votre estomac est sûrement encore très fragile.

Et l'inspecteur referme délicatement la porte derrière son chef qui s'en retourne en

clopinant, une main sur le ventre et l'autre sur le front.

— Bon débarras ! fait l'inspecteur. J'ai cru un instant qu'il ne partirait jamais et que nous l'aurions sur les bras pour le reste de la traversée.

— Pour ce qu'il en reste. Après tout, ce n'est pas un si mauvais bougre que ça.

— Vous dites ça à cause des fleurs.

— Mais non.

— Mais si.

— Mais non.

— Mais si.

— Mais non.

— ...

L'inspecteur abandonne, car Élisabeth est très forte à ce petit jeu-là.

— En tout cas, un peu de tranquillité, seule à seul, ne nous fera pas de tort, dit l'inspecteur.

— Vous avez raison.

— Vous aussi vous aviez raison à propos du suicide, je dois finalement l'admettre à mon corps défendant.

— Je suis heureuse. Vraiment heureuse d'avoir dénoué cette affaire, répond le sourire resplendissant d'Élisabeth.

Le téléphone sonne encore.

— Pourvu que ce ne soit pas le chef, dit l'inspecto.

— ... ici, Bobby Bob Burlington, besoin de rien ?

— Non, tout est réglé, cher Bobby et sans que vous ayez eu à lever le petit doigt, n'est-ce pas magnifique ?

— Oui et non, j'aime tellement me rendre utile.

— Eh bien ! rendez-vous utile et interrompez immédiatement cette communication.

— Bbbzzzz.

— Il est fâché, je crois, déclare l'inspecteur. Mais ça ne fait rien. La vie est belle et, ce soir, nous allons à ce fameux pesctacle que l'on dit très drôle.

— Je l'espère, car c'est un spectacle d'humour. Bon, je vais aller me préparer, dit Élisabeth.

— Je vous prends à votre cabine vers 18 heures 30. Toutes mes félicitations encore et si j'avais flairé dès le départ la thèse du suicide, je n'aurais pas fait mieux...

Élisabeth n'écoute pas.

Elle respire le bonheur et le parfum des fleurs.

C'est le début de la fin...

(Il n'y a pas de chapitre 13, je suis un
peu titieux, parfois même super titieux)

(résumé du chapitre précédent)

Élisabeth ne sait plus
ce qui s'est passé en chemin,
mais elle est maintenant seule
dans le taxi avec sa sacoche.

L'inspecteur s'est volatilisé.

Et Thorgal, qui lui faisait
pourtant de l'œil
a disparu lui aussi.

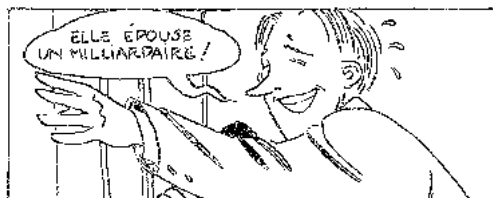
Certains affirment qu'ils sont partis
ensemble en voyage de golf à Hawaï.
Quant à Élisabeth, elle s'est fait arrêter
pour avoir molesté le chauffeur de taxi
en refusant de payer.

Dans la cellule, en attendant son procès,
elle murmure les sages paroles suivantes :
« Quand ça va mal, ça va mal ! »











UNE VIEILLE DAME
DIT A UNE JEUNE FILLE
QUI Pousse UN LANDAU:
"IL EST JOLI VOTRE BÉBÉ.
COMMENT S'APPELLE-
IL?"

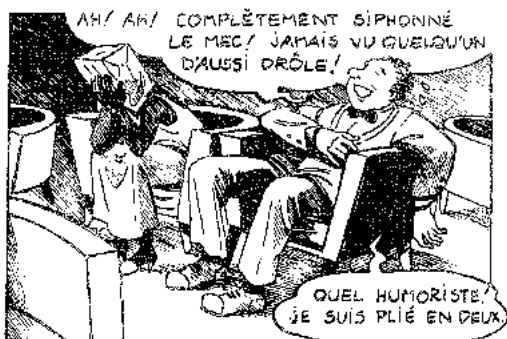
LA MÊME DAME
DEMANDE: "POURQUOI
L'AVEZ-VOUS HABILLÉ
EN BLEU ET BLANC?"

"JE NE
SAIS PAS,
IL NE PAR-
LE PAS
ENCORE."

PARCE QU'IL
NE PEUT PAS S'HA-
BILLER TOUT SEUL!

AH! AH! AH!
OH! OH!





MAIS OÙ VA-T-IL CHERCHER TOUT ÇA, JE VOUS
LE DEMANDE? IL YA LONGTEMPS QUE JE N'AI
PAS RI COMME ÇA/ ÇA VOUS DILATE LA RATE
COMME C'EST PAS POSSIBLE!
IRRÉSISTIBLE!
FRANCHÉMENT RIGOLE,
LE MEC!



C'est ici que ça finit

(résumé du chapitre précédent)

Quelques jours plus tard,
l'inspecteur revient bronzé et détendu
et en hélicoptère, ma chère,
pour faire sortir de prison sa collègue.

Le chef était en mission spéciale
à Saint-Armand et n'avait pu la faire libérer.
Quant à Bobby Bob Burlington, il était encore fâché.

Le sourire d'Élisabeth s'est métamorphosé
en grimace, mais l'inspecteur lui raconte
une bonne blague qu'elle connaissait
et tout revient à la normale.

Élisabeth ne connaît pas la rancune.

— Prête pour une autre mission,
Élisabeth ? lui demande l'inspecteur.

— Nainportécan, lui répond-elle.



LA FIN DE LA TRAVERSÉE S'ANNONÇAIT
POURTANT BIEN. Pieerrreuu et Lolita
sont à nouveau libres et lavés de tout
suspçon, mais toujours aussi pauvres ... et
un peu moins amoureux. C'est bizarre.
Aucune accusation n'a été formellement
portée contre eux. Ils ont sans doute com-
ploté pour éliminer Jones, mais ce dernier
a été plus rapide qu'eux sur la gâchette. Et
puis, il est impossible d'accuser quelqu'un
seulement sur ses intentions.

Quant à Jones, il ne souffle et ne souffre
plus. La mort rend immobile et tous les hom-
mes égaux. Jones doit bien rire dans sa barbe
puisque son décès n'enrichit personne.

Le ciel est moins bleu, plutôt gris. La
mer plutôt agitée, comme un bambin de
quatre ans dans un carré de sable. Les pas-
sagers passent un vilain quart d'heure qui
dure depuis bientôt vingt-quatre heures.
Tous les passagers, y compris encore le

* C'est l'empreinte des lèvres de Julia Roberts avec
qui je suis sorti trois mois, ... elle, deux.

chef en personne, ont viré du vert émeraude au vert malade avec quelques touches çà et là de vert médicament.

En effet, par un curieux hasard, que seuls le chef cuisinier et ses lieutenants de la marmite pourraient expliquer, tous les passagers ont attrapé un terrible virus qui provoque des étourdissements, des vomissements, des maux de ventre, des séjours prolongés au petit coin, des diarrhées à répétition, ce qui est dans ce cas vraiment superflus. Ah ! les sales bestioles qui empoisonnent l'estomac et l'existence.

Dans les cuisines, l'inspecteur avait bien essayé de cuisiner les marmitons, mais tous se perdent en conjectures : était-ce le bœuf qui était pourri ou bien le poulet qui était avarié ? Mystère.

Quant au capitaine Morgan, végétarien de père en fils, il se tient droit et ferme à la barre. Il sourit à tous vents en montrant sa canine en or et conduit son paquebot d'un pied marin vers... Montréal, sans même faire escale à Cuba, sauf pour se ravitailler en carburant. Ce demi-tour à gauche toutes, effectué à cause de cette soudaine épidémie, avait fait dire à l'inspecteur qui tient la main d'Élisabeth et qui la regarde droit dans les yeux :

— Cuba c'est bien beau, mais j'aurais aimé voir ça de plus près.

— Moi aussi, soupire Élisabeth.

L'inspecteur regarde sa collègue avec une mine d'épagueul ahuri en quête d'amour.

— Je voudrais vous dire Élisabeth...

Et là, défiant toutes les lois de la chute des corps sur la Terre, l'inspecteur s'agenouille à ses pieds.

Relevez-vous, inspecteur. Relevez-vous, vous avez l'air complètement idiot, ça fait vieux jeu, ça trahit votre âge et, en plus, Élisabeth verra encore la couleur de votre cuir peu chevelu. Bref, vous avez l'air totalement dépassé ; de grâce, on n'est plus au Moyen Âge, relevez-vous !

Et comme si l'inspecteur avait entendu une petite voix dans sa tête, il se relève en comptant ses sous.

— Mais que faites-vous là ? demande Élisabeth.

— Je ramassais ma petite monnaie que j'avais échappée par terre, dit-il, troublé.

— Vous en aviez beaucoup. Mais que vouliez-vous me dire au juste, tantôt ?

— Je voulais vous dire que...

L'inspecteur doit foncer sinon ça sert à quoi de vivre, d'aimer, de soupirer pour cette femme belle et mystérieuse comme une nuit noire sans lune.

L'inspecteur se racle la gorge avec nervosité. Ça fait comme un bruit de tuyau qu'on débouche. Pas très élégant tout ça.

— Je vous aime Élisabeth... et j'aimerais faire un grand bout de chemin avec vous... sur l'asphalte, autant que possible... de l'autoroute du bonheur, sur la petite route en gravelle du plaisir, sur les chemins de campagne de la volupté...

— Vous me montez un bateau ou quoi ?

— Pas du tout, je suis très sérieux. Depuis le temps que je vous flirte, ça fait depuis près de mille deux cents pages que je me retiens. Je vous aime et j'ose croire que vous m'aimez aussi un peu. Il y a des regards, des gestes qui ne trompent pas.

— Vous avez raison. Moi aussi je vous aime, mais il y a toutes ces années qui nous séparent.

— L'amour n'a pas d'âge, Élisabeth, vous le savez très bien et d'ailleurs vous aurez l'avantage de m'endurer moins longtemps, voilà tout.

— Vous marquez un point. Et Sébastien dans tout ça ?

— Ça lui fera une belle surprise. Je le trouve tellement bien votre petit Sébastien.

— Et Rex ?

— Alors là, effectivement, il y a un os. Rex n'a pas un caractère facile. C'est une ombre au tableau, mais je saurai bien l'ama-douer.

Élisabeth s'approche de l'inspecteur et lui confie, en lui prenant tendrement la main :

— Depuis le premier jour, je vous l'avoue, je vous ai aimé. C'était il y a deux ans, quatre mois, trois semaines et quelques jours, c'était presque hier ; un lundi, vers neuf heures quinze, au bureau ; j'étais arrivée un peu en retard... Vous avez renversé quelques gouttes de café sur mon uniforme. Ce ne fut pas un coup de foudre. Non, mais vous m'avez terriblement plu dès le premier regard. C'est rare. Puis, nous avons travaillé ensemble. Jour après jour, l'amour a pris le pas sur l'amitié. Et maintenant, on se retrouve sur le même bateau en train de se faire des confidences amoureuses.

— Oui, murmure l'inspecteur.

— C'est oui, dit Élisabeth, je ne connais pas la question, mais je crois, du fond de mon cœur, que c'est oui.

Et elle étouffe ces derniers mots sur les lèvres de l'inspecteur.

Et c'est à ce moment-là que les passagers font la vague et que les 80 musiciens de l'orchestre arrivent sur le pont en jouant une vieille chanson d'amour comme *Parlez-moi d'amour* ou *Ferme tes yeux pour me dire que tu m'aimes*.

Il y a la musique romantique, le bruit des vagues, le chant du vent et ce couple qui s'embrasse. Ils sont seuls au monde et plus rien ne compte vraiment. Peu de choses en fait. Seulement le regard de l'autre, la main de l'autre dans la sienne, le souffle de l'autre dans son cou.

Je pense que c'est à peu près comme ça que ça s'est passé, mais je ne suis plus certain pour les 80 musiciens. Peut-être que la musique n'était que dans leur tête et qu'il n'y avait personne à ce moment-là sur le pont, mais ça ne fait rien. Ça fait tellement plaisir d'y croire.

Le chef est arrivé pour les féliciter. Bobby Burlington aussi, je crois, et ils ont demandé en chœur :

— Et la noce, c'est pour quand ?

Les tourtereaux ont balbutié en même temps.

— On rentre et c'est pour bientôt.

— Sûrement un samedi, a marmonné l'inspecteur.

Fin hollywoodienne (qui rime avec qué-taine, je sais) comme on les aime quand même. Long baiser américain. Le ciel rouge enflamme le ciel. L'océan reste bleu. La robe d'Élisabeth vole au vent, ses cheveux aussi... mais pas ceux de l'inspecteur.

*

Alors moi, je vous laisse là-dessus, car je dois préparer ce fichu mariage qui n'était pas prévu au départ ni à l'arrivée. Un mariage civil ou religieux ? à la ville ou à la campagne ? la mariée sera en blanc ou en bleu ? du poulet ou du saumon ? bar fermé ou bar ouvert ? un voyage de noces aux îles Huzion ou on retourne au travail lundi ? J'en ai pour des mois et des mois à préparer tout ça !

On se retrouvera donc dans une nouvelle aventure intitulée : *Un cadavre stupéfiant* dans le sens de... stupéfiant.

Je suis chanceux, j'ai déjà le titre, il ne me manque que le reste.

Finalement, malgré tout, Élisabeth aura-t-elle le temps de dire : « Oui je le veux » ? Mystère. Surprise. Suspense. Comptez sur moi. Pendant ce temps-là, moi, je compte sur vous pour que vous ramassiez environ 190 petites bouteilles vides (ou des cannettes, c'est à votre choix), ce sera votre

droit d'entrée pour assister à cette noce du siècle.

Un cadavre stupéfiant : sortie prévue... **
 dès que c'est terminé, promis, juré craché.
 La vie est belle et je vous embrasse.
 À bientôt,

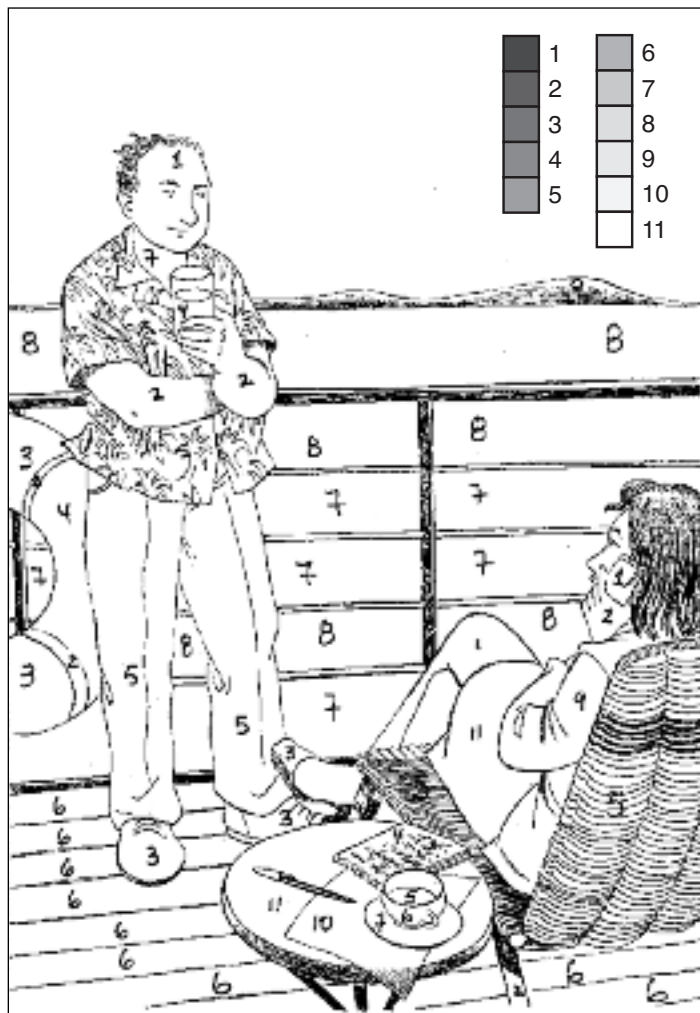
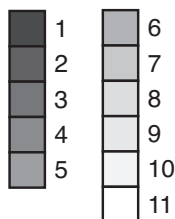
Noël Souk

* Et comme disait si bien Victor Hugo, mon cousin germain Larivière : « La meilleure façon de corriger un livre, c'est d'en écrire un autre. » Hasta la vista lector !

** Il est déjà paru depuis février 2002, courez chez votre libraire ou à votre bibliothèque scolaire ou municipale.

Coloriez ce joli dessin

et courez la chance de pouvoir peut-être participer au tirage (les places sont limitées) d'un voyage pour deux à Cuba, toutes dépenses payées par vos parents !



Les produits dérivés

Il faut bien vivre n'est-ce pas et il est toujours difficile d'échapper à son époque ainsi qu'au canal Info-pub et, comme la mondialisation des marchés est à la mode, et que les produits dérivés le sont aussi, *Un cadavre de luxe* n'échappe pas à cette calamité. Voici donc :

La boutique du grand cadavre de luxe

- o Vidéocassette du livre. 19,95 \$
- o CD des chansons de l'orchestre
de 80 musiciens 14,95 \$
- o Chandail en coton ouaté (tailles : S M TG XXG)
à l'effigie de l'inspecteur 2,95 \$
à l'effigie d'Élisabeth 34,95 \$
à l'effigie du chef. 4,95 \$
à l'effigie de Lolita. 329,95 \$
à l'effigie du capitaine Morgan 12,95\$
à l'effigie de Bobby Bob Burlington gratuit
- o Casse-tête 3D 49,95 \$
- o Casse-tête 12 morceaux 6,95 \$
- o Casse-tête 500 morceaux 9,95 \$
- o Casse-tête 10 000 morceaux..... 29,95 \$
- o Napperons (4)
et serviettes de table assorties 7,95 \$
- o Aimants pour le frigo 3,95 \$
(frigo non inclus)

- o Statuette à l'effigie de l'inspecteur 124,95 \$
- o Réplique véritable de l'arbalète
(qté limitée à 100) 799,95 \$
- o Douillette Élisabeth. 89,95 \$
- o Oreillers à l'effigie du chef. 19,95 \$
- o Pantoufles avec motif de l'inspecteur . . 38,95 \$
- o Téléphone cellulaire de l'inspecteur . . 279,95 \$
- o La lada du chapitre 1 149,00 \$
- o Participation au régime de retraite
de l'auteur 100 \$
- o Bavette à l'effigie de Princesse
pour manger du spaghetti. 7,95 \$
- o Photo de l'auteur... dards en sus. 1,95 \$

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Numéro de votre
carte de guichet automatique _____

Numéro de votre NIP _____

TPS, TVQ, frais de port, frais de manutention non
inclus.

ROBERT SOULIÈRES



Il est né le divin enfant en 1950 et en criant. Il est allé à l'école. En première année, il écrivait déjà avec des fautes. Il a obtenu son diplôme d'études secondaires avec la mention : *pas pire*. Il a continué d'étudier. Il ne s'est pas découragé. Il a connu l'Expo 67. Il regarde la télé. Il fait ses courses, lente-

ment, le samedi matin. Il sort les poubelles juste à temps. Il a pris du poids récemment. Il a fumé la cigarette. Il a cessé. Il a procréé. Il a maugréé. Il a publié. Il a oublié. Il a pelleté. Il a écrit encore. Il a gagné des prix, mais pas tous. Il écrit encore. Il rencontre des jeunes dans les écoles et les bibliothèques et aussi incognito, sur la rue et au supermarché. Il parcourt les Salons du livre à travers le Québec pour faire le beau (pas facile !). Il signe des signets. Il est épuisé des fois. Il aimerait mieux signer des livres. Il ne se plaint presque jamais. Sa mère dit qu'il est le meilleur écrivain de la famille. Elle n'a pas tort. Il la croit. Il rêve encore. Il a un projet de film. Il est chez Jean Coutu et c'est un 24 poses. Il a des dettes. Il préfère le vin rouge et la bière importée. Il est un peu snob le vendredi soir. Il aime Boris Vian, San-Antonio et Simenon également et bien des auteurs d'ici, mais il ne les nomme pas pour ne pas faire de jaloux. Soulières est du genre à ne jamais détester ceux qui l'aiment. Il continuera d'écrire jusqu'à ce qu'il y ait encore une personne à le lire.... à part lui, bien sûr.

Remerciements

Comité de lecture: L'auteur tient à remercier chaleureusement de leurs précieux conseils et commentaires : Gérard Blouin, Marie Demers Marcil, Louis Émond, Daniel Gélinas, Colombe Labonté, Jocelyne Malo, Roger Poupart, Véronique, Guillaume et Vincent ainsi que Félix Tremblay sans oublier Francine Vallée et Marie-Hélène Scott.

Illustrations de la couverture, illustrations intérieures et bande dessinée : Caroline (elle ne chôme pas) Merola

Graphisme: Annie Pencrec'h

Correction : Christiane- œil de lynx - Léaud-Lacroix

Commanditaire officiel: Le Conseil des Arts du Canada pour la rédaction de ce roman

Conseillers techniques pour la croisière : Luc Labonté, Réjean Robidoux

Logo corporatif: Mireille de Palma

Photographie de l'auteur: Jean-François Richer

Photocomposition et montage: l'unique (une chance !) Nando Michaud

Conseillère juridique : M^e Annie Lajeunesse

Conseiller musical pour la chanson d'Aznavor: Gilles Garceau, Shodan (ceinture noire, on ne rit pas) en Aikibudo

Chauffeur: poste vacant

Gastronomie : Harvey's (grâce aux coupons rabais) et Benny de Longueuil

Impression : AGMV-Marquis à Cap Saint-Ignace : montage : Isabelle Lavallée, pressier : Maxime Sauvé, couteau : Jean-Guy Latulippe, plieuse : Francine

Dubuc Viens, assemblage : Micheline Guérin, reliure : Nathalie Boucher, coupe finale : Jacques Morency, emballage : Maxime Mathurin

Séparation couleur: Infoscan Colette

Distribution : Diffusion du livre Mirabel: Michel Corboz, Sylvie Douville, Suzanne Gascon, Denise Genest, Luc Jacob, Madeleine Laliberté et Jean Tardif

Téléphone: Bell Canada et Distributel

Éclairage: Hydro-Québec

Préparation des Salons du livre: François Buisson

Inventaire: Jacques Boucher

Services bancaires: La Banque Royale du Canada

Comptabilité : Francine Bluteau et France Allard

Documentation: *Carnet de Route* de Daniel Héraud, *D'un délice à l'autre* de Pol Martin, *Thésaurus* de Larousse, le *Petit Robert*, le dictionnaire visuel de Québec/Amérique, le dictionnaire des synonymes Bénac, l'encyclopédie *Cyrus* en 12 tomes de Christiane Duchesne et de Carmen Marois, l'agence de voyages Chartier à Saint-Lambert

Commanditaires officiels : Pepsi Cola... diète

Effets spéciaux: Les voisins du deuxième

Transport : Honda Civic 2002

Note: Aucun animal n'a été maltraité au cours de la rédaction de ce roman.

Achevé d'imprimer
sur les presses de
AGMV-Marquis
en juillet 2004
4^e édition

un cadavre de luxe

L'inspecteur et Élisabeth Chamberland sont en croisière et ils voguent vers Cuba. Malheureusement, un drame viendra jeter un peu d'ombre sur leurs vacances.

Une enquête policière menée de main de maître (!) par l'inspecteur lui-même en personne. Bien sûr, notre héros réussira à mettre la main au collet du coupable, mais ça va lui prendre combien de temps ? Sera-t-il capable tout seul ? Au fait, s'agit-il d'un meurtre ou d'un suicide ? Et Élisabeth, dans tout ça ?

D'autres questions plus saugrenues vous assailleront aussi : ce livre, que vous avez présentement entre les mains, est-ce que vous allez l'acheter ? L'emprunter ? Est-ce que vous allez le lire jusqu'au bout ? L'offrir en cadeau ? Oui, mais à qui ?

Chose certaine, *Un cadavre de luxe*, c'est sûrement plus drôle qu'une partie de curling à la télévision.

LES ILLUSTRATIONS SONT DE CAROLINE MEROLA

 **S**
SOULIÈRES ÉDITEUR

ISBN 2-922225-31-3



9 782922 225310